

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1780.



A NEUCHÂTEL,

De l'imprim. de la Société Typographique.

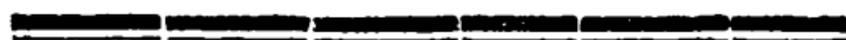




NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.



I. *Histoire des découvertes, &c. Quatrieme
extrait.*

REVENONS à nos voyageurs Russes. Nous les avons laissés à *Zarizyn* : aujourd'hui nous les suivrons jusqu'à *Astrakan*. Mais, il faut en prévenir le lecteur, cette partie de leur voyage est moins intéressante que ce que nous en avons vu ; il y a moins de variétés dans les objets, moins de singularités dans les mœurs des peuples : ce ne sont plus des nations sauvages, ce sont des peuplades barbares, que nous avons à observer : tout sera plus uniforme, plus ressemblant à ce que nous connaissons.

Zarizyn ne diffère des autres villes que nous avons vues, qu'en ce qu'elle est fortifiée. Tout réussit dans ses environs, moyennant de fréquens arrosemens, dont ce terrain aride ne peut se passer.

Le climat paraît en être assez désagréable : des froids excessifs & des chaleurs violentes, des vents brûlans, dont le souffle enflammé fait quelquefois tomber morts les moutons, qui écument du sang, enflent & le putréfient aussi-tôt, dont l'ardeur est quelquefois encore augmentée par l'incendie fortuit, qui consume quelques-unes des *steppes* inhabitées qu'il traverse, doivent naturellement rendre ce séjour mal-sain. En juillet, l'épaisseur de l'air, chargé de vapeurs, dérobe la vue des objets un peu éloignés ; mais, en grossissant ceux qui sont plus voisins, il fait illusion à l'œil, & l'on croit jouir d'une vue étendue. Ce phénomène d'optique pourrait-il servir à expliquer pourquoi dans notre Suisse un signe certain de pluie est de voir les monts lointains plus rapprochés, ou même d'en découvrir qu'on ne pouvait appercevoir ? Je ne fais si ces deux faits comparés entr'eux ne pourraient point en effet, comme le pensent les traducteurs, s'éclaircir l'un par l'autre.

En août, les orages sont fréquens, & souvent accompagnés d'affreux déluges de pluie

ou de grêle : des tourbillons s'élevent, emportent les étamines de l'absynthe qui couvre les déserts, & en forment un épais brouillard d'un brun jaunâtre, dont l'atmosphère est entièrement obscurcie.

En octobre, les eaux du Wolga troublées par les pluies abondantes de l'automne, occasionnent des maladies.

Quelques insectes venimeux, & tous ces insectes incommodés (qu'il vaudrait mieux, à ce que je crois, appeler *parasites* que *domestiques*, puisque c'est malgré nous qu'ils s'établissent dans nos demeures), le grillot importun, la blatte vorace qui ronge les vêtements, abondent dans cette contrée. Les bas-fonds voisins du Wolga engendrent une si prodigieuse quantité de puces, qu'on ne peut s'y arrêter un instant sans en être couvert, & que le nez des malheureux chevaux qui paissent dans le voisinage, en est tout noirci.

A tout prendre, c'est, comme on le voit, un séjour assez désagréable que celui de *Zarizyn*; & combien peu lisons-nous dans les voyageurs de pareilles descriptions, sans avoir à nous applaudir du séjour qui nous est échu!

Peu de plantes résistent à la longue sécheresse qui augmente encore l'aridité d'un sol pénétré de sel : mais au printems, la tû-

lipes d'un rouge foncé embellit d'une parure aussi magnifique que fugitive, les campagnes & les hauteurs; des tulipes d'un jaune souffré s'entre-mèlent bientôt avec elles : jamais on n'en voit de blanches, ni de panachées. Au bout de neuf jours, tout cet éclat a disparu.

Des forêts de mûriers blancs, dont on ignore l'origine, ont facilité l'utile établissement d'une manufacture de soie. Le fruit de ces arbres mûrit, & donne un jus qui devient spiritueux en fermentant. On peut en retirer un esprit de vin très-agréable & singulièrement violent.

Auprès de *Zarizyn*, sur les bords d'un ruisseau nommé la *Sarpa*, s'était formé en 1765 une colonie de Moraves, que faisaient fleurir le travail & l'industrie. En 1773 on y comptait deux cents cinquante personnes. Le chef-lieu portait le nom assez bizarrement choisi de *Sarepta*.

La pêche, la culture du tabac, la fabrication des chandelles, la distillation des eaux de vie enrichissaient insensiblement cette petite peuplade d'hommes actifs : les jeunes hommes exerçaient divers métiers, ou étaient employés à une manufacture de toile & d'étoffes; les jeunes filles, vivant à part dans un autre bâtiment, s'occupaient à filer, à coudre, à tricoter, à blanchir le linge. Ainsi

nul n'était oisif; chacun, outre son entretien, gagnait de quoi remettre au supérieur chaque semaine une portion stipulée du produit de son travail, & il lui restait encore quelque profit.

Ces travaux divers ne leur faisaient point négliger leurs assemblées; ils en avaient deux chaque jour, & trois le dimanche: seulement on choisissait l'heure la plus commode, les heures du matin & du soir, avant que l'on aille au travail, ou après qu'on la quitté.

De quatre en quatre semaines on communiait, après avoir la veille pris tous ensemble un *repas de charité*, selon l'usage des premiers chrétiens, très-sagement aboli sans doute parmi nous, vu ce que sont aujourd'hui nos églises, mais peut-être aussi très-sagement rétabli parmi les Moraves.

Avant de communier, tous faisaient à l'*administrateur* une confession spéciale & rigide, & recevaient l'absolution.

La plus grande subordination était le fruit naturel de l'ordre établi dans cette colonie, où le même conseil réunissait l'autorité spirituelle à la fonction de diriger les travaux, de veiller aux intérêts de la communauté, & d'administrer la police intérieure.

Cet établissement prospérait. Leurs richesses s'augmentaient; leurs bestiaux se multipliaient; presque tous les bâtimens nécessai-

res étaient construits : déjà s'élevaient autour de la nouvelle *Sarepta* des remparts pour sa défense , lorsqu'en 1774 , un essaim nombreux de rebelles , conduits par le brigand *Pugatschew* , vint fondre sur la colonie. Elle fut ravagée. Heureusement ses habitans ont échappé à la mort , & ses bâtimens aux flammes. *Sarepta* renaît. Ainsi les abeilles industrieuses reviennent dans le creux du chêne , d'où une nuée de frêlons les avait chassées , réparent leurs cellules , & se hâtent de recommencer leurs travaux avec une nouvelle ardeur.

Le long de la riviere du *Jaik* , s'étend un vaste désert , où vit , entr'autres animaux sauvages , l'*antilope* ; espèce de chevre ou de gazelle , dont je crois devoir dire ici quelque chose à mes lecteurs. Elle se fixe sur des collines couvertes de broussailles , où elle se nourrit d'absynthe & de plantes ameres. Sa vue est très-imparfaite ; mais un odorat exquis l'en dédommage. Sous le vent , elle sent l'homme ou la bête féroce à une distance prodigieuse & même incroyable , s'il est vrai que ce soit à plusieurs *wersts* , puisque cinq *wersts* font près d'une lieue. Mais comment peut-on être assuré de ce fait ? Les femelles mettent bas au commencement de mai , & le mâle prend aisément leurs petits , qui , pendant plusieurs jours , ne peuvent se soutenir

sur leurs jambes. On les nourrit de lait ; ils s'apprivoient , suivent par-tout , même à la nage , la personne qui les soigne , accourent à la voix , & quoiqu'ils s'écartent des habitations pour aller chercher au loin dans les campagnes une nourriture de leur goût , ne manquent jamais de revenir le soir au logis. Ne semble-t-il pas que la nature destine elle-même cette espece d'animaux à la domesticité ?

Dans ce vaste désert du Jaïk , nos voyageurs croient reconnaître une terre que couvraient autrefois les eaux de la mer Caspienne : tout l'annonce ; ce sol aride , argilleux , salé ; ce terrain par-tout uniforme , qui tout-à-coup s'élève en talut , & prend sensiblement la forme d'un rivage ; des coquillages particuliers à la mer Caspienne , qu'on ne trouve plus , dès qu'on a passé ces terres élevées , qui semblent lui avoir autrefois servi de bords ; des bas-fonds , des lacs salés , dispersés dans cette plaine stérile , ne permettent guere de douter que cette conjecture ne soit bien fondée. Il faut voir dans l'ouvrage même la maniere dont nos savans naturalistes expliquent comment cette mer autrefois si vaste , a pu perdre de son étendue , tomber considérablement au-dessous de son ancien niveau , & se trouver resserrée dans une enceinte plus étroite. Sans entrer

dans cette discussion physique, je n'ai voulu que présenter à l'imagination de mes lecteurs les vestiges imposans d'une de ces grandes révolutions de la nature, auxquelles on ne pense point sans une sorte de saisissement.

Un mont isolé s'éleve du milieu de ce terrain ouvert & uni, & ce mont est couvert de pétrifications marines : il s'y trouve un lac salé très-peu profond ; un très-beau bol rouge colore un des côtés de la montagne. Elle est en singulière vénération parmi les Kalmoucks. Ils la nomment *Bogda*, c'est-à-dire, grande, suprême. Jamais aucun d'entr'eux ne passe devant cette sainte montagne, sans ramasser dévotement tout au bas une pierre qu'il porte au sommet : là, prosterné, il fait sa prière & son offrande, qui est tantôt une pièce de monnaie, tantôt un arc, une flèche, un feuillet de quelque liturgie, quelquefois un morceau de son habillement, du cuir de ses bottes, ou même une touffe des crins de son cheval.

Je ne puis me dispenser de raconter l'histoire que ces peuples ignorans font du mont Bogda. Il était jadis au bord du Jaïk : je ne fais pourquoi deux saints Kalmoucks se mirent en tête de le transporter sur la rive du Wolga. L'entreprise était un peu forte ; mais de quoi ne vient-on pas à bout ? *Nil volentibus arduum*. Après avoir long-tems jeûné &

prié, ils chargent la montagne sur leurs épaules ; ils cheminent , ils avancent ; déjà ils étaient pres du Wolga , lorsqu'un des saints eut malheureusement une mauvaise pensée , ou meme , selon d'autres , commit un acte d'impureté. Ses forces l'abandonnent aussitôt , & il est écrasé sous le poids de la montagne , dont un des côtés est encore rougi de son sang. Le mont resta là : on comprend assez que son compagnon demeuré seul ne put le porter plus loin ; il faut être à deux pour cela. Quant au lac , il tire son origine d'un reste de sauce salée , que répandit par terre l'immortel *Dalai-Lama* , un jour qu'il était venu dîner en ce lieu. Telle est la physique sacrée des Kalmouks : ce ne sont pas là , comme on voit , des fictions ingénieuses , ni agréables , comme celles des Grecs : elles se ressentent de la grossièreté des mœurs , & je doute qu'un Ovide pût les embellir. *Notandi sunt tibi mores.* Que de rapports & de différences à saisir entre les rêveries religieuses des peuples divers !

De *Zarizyn* à *Astrakan* , on a disposé d'espace en espace des postes avancés de Cosaques , pour purger le Wolga de pirates , & protéger cette contrée contre les incursions destructives des Kalmoucks & des Tartares. Ce sage établissement est moderne ; on le doit au zèle éclairé du général *Beketof* , qui

a fait plusieurs tentatives pour encourager la culture & l'industrie à Astrakan & dans ses environs. Son nom mérite d'être conservé.

Je ne m'arrête sur la route, que pour observer qu'une forteresse ayant été bâtie principalement dans le but d'engager le khan des Kalmoucks à y fixer sa demeure, il ne voulut jamais seulement entrer dans la maison qui lui était destinée, & qu'on lui offrait en présent. Tant la vie errante a de charmes pour ces peuples & pour leurs chefs.

L'histoire d'Astrakan n'offre rien de fort intéressant. Des guerres sans événemens mémorables, des massacres, des cruautés horribles exercées dans cette ville en 1669 par le brigand *Rafin* qui s'en était rendu maître, la punition tardive de ce scélérat, tout cela intéresse peu. C'est une histoire semblable à celle de tous les peuples barbares, de toutes les dépendances éloignées du siège d'un vaste empire, dont les parties ne sont pas encore bien liées entr'elles : une telle histoire ne nous apprend absolument rien, & ne saurait nous plaire. Je n'en dirai rien du tout.

Mais on fera peut-être bien aise de connaître un peu mieux le Wolga. Ce fleuve, grossi dans sa course par une infinité de ruisseaux, de torrens, de rivières grandes & pe-

tites, se décharge dans la mer Caspienne par plus de soixante-dix embouchures : il a cependant encore auprès d'Astrakan 2200 pieds de largeur. Une foule d'angles, de coudes, de bas-fonds, d'isles, de bancs de sable en rendent la navigation dangereuse, excepté dans les mois où, accru comme le Nil, par la fonte des neiges, il franchit ses rives, se déborde, couvre, inonde & fertilise les terres, & particulièrement les prairies. La cime des arbres est à peine au-dessus de l'eau, les vallées n'offrent plus que l'aspect d'une mer ; les lievres & les fouris, qui peuplent les bas-fonds voisins du fleuve, périssent submergés, ou, se réfugiant sur des arbres élevés lorsque l'inondation les surprend, deviennent la pâture des oiseaux de proie. Toute cette masse d'eaux courantes gele si fortement pendant deux mois d'hiver, que les traîneaux les plus chargés y passent sans le moindre risque.

Peu de fleuves sont aussi poissonneux que le Wolga. La pêche est une des ressources les plus riches des peuples qui l'avoisinent. Je ne décrirai point en détail les différens moyens qu'ils emploient pour fouiller en quelque sorte dans le fleuve, lors même que les glaces épaisses, dont il est couvert, sembleraient devoir défendre les poissons qui l'habitent, *cum atrox defendens pisces hie-*

mat. Celle qui rapporte le plus de toutes ces pêches, est la *sabotka*. Des pieux enfoncés en travers du fleuve forment une espece de digue; ils sont à la distance d'environ une demi-aune les uns des autres; entre ces pieux on construit pareillement avec des pieux, des especes de chambres divisées en cellules étroites, où les poissons une fois engagés, au moins s'ils sont grands, ne peuvent se retourner, & les petits en sont empêchés par la rapidité du courant, contre lequel est dirigée l'ouverture de ces chambres. On prend ainsi une énorme quantité de poissons. Chaque année il faut examiner & réparer plus d'une fois cet édifice. Des plongeurs descendent pour cela au fond de l'eau, après s'être fortifiés d'un verre d'eau-de-vie, & au fortir d'une étuve. C'est au péril de leur vie qu'ils exercent ce métier; les plus vigoureux ne peuvent y tenir au-delà de dix ans, & nul d'eux ne vieillit. Au fortir de l'eau ils sont à demi morts, perclus de froid, les membres roidis; le sang ruisselle de leur nez & de leurs oreilles. On conçoit à peine que le besoin & l'appât du gain puissent engager des hommes à se dévouer à un aussi rude métier.

Une autre espece de pêche mérite que nous nous arrétions un instant à la décrire, c'est celle des esturgeons. A l'approche des

froids, ces poissons se retirent dans leurs creux : on le fait, & dès ce moment la pêche est défendue ; tous les bâtimens reçoivent ordre de ne voguer qu'en silence ; un calme profond regne sur le fleuve. Mais tout-à-coup au jour, à l'heure fixée, lorsque les filets sont jetés, & tous les passages fermés, trois cents nacelles partent à la fois ; un bruit épouvantable de cris & de hurlemens confus succède au silence universel ; les poissons effrayés de ce tumulte sortent de toutes parts de leurs retraites, & cherchent au hasard à s'échapper. Les filets s'embarassent les uns dans les autres ; les nacelles s'entre-heurtent ; quelques-unes sont renversées par de gros poissons : tout est rempli de trouble : on entend tous ces pêcheurs à demi ivres se quereller, s'injurier ; on les voit s'envier, se disputer leur proie, fondre quelquefois en fureur les uns sur les autres, se porter des coups, briser leurs rames, & fracasser leurs barques.

Ceux que le récit de cette pêche tumultueuse n'aura pas amusés, liront sans doute avec plus d'intérêt ce que disent nos auteurs d'un autre genre de pêche dangereux & pénible. Dès que les bords de la mer sont glacés, les pêcheurs viennent s'y rendre sous la conduite d'un chef, le plus habile & le plus exercé d'entr'eux, qui assigne à chacun sa place, son département, sa fonction. Ils

s'avancent, se hafardent auffi loin qu'il leur est possible, percent la glace, & enfoncent dans l'eau une efpece de filet : la rigueur de la faifon & l'éloignement des habitations rendent ce travail très-pénible. Mais ce n'est rien encore : quelquefois le vent détache du rivage les glaces qui portent ces hommes téméraires. Ces glaçons énormes font-ils portés par les vents en pleine mer ? Ils s'y fondent bientôt, & les malheureux qui fe trouvent fur ces isles flottantes n'ont aucun espoir ; une mort certaine est devant leurs yeux. Si au contraire les glaçons flottent le long du rivage, ils montent fur les chevaux destinés à emporter leurs prises, se rendent au grand galop vers le côté où le vent porte, attendent le moment du contact pour s'élançer fur le rivage. Manquent-ils cet instant décisif, unique & rapide ? Ils n'ont plus de ressources : la glace repouffée violemment du rivage, s'en éloigne, & se brife ou se diffout. Ce font des hommes réduits à l'esclavage par le crime ou par l'extrême misere, que leurs maîtres emploient à cette pêche : ces maîtres s'enrichiffent des travaux & au péril de la vie de ces infortunés, dont la misere ne fait qu'augmenter. Par-tout ce font ainfi les bras du pauvre qui servent au riche ; avec de l'argent on s'approprie à bon marché le fruit du travail d'autrui, & l'on vient

vient à bout , parce qu'on a fait à propos quelques légères avances , de moissonner le champ que l'on n'a point semé. *Sic vos non vobis fertis aratra , boves !* Du moins le sauvage ne pêche & ne chasse que pour lui.

Les pêches ne sont pas la seule industrie des habitans d'Astrakan. On y prépare des maroquins renommés , dont il se fait un très-grand commerce. Il y a un comptoir impérial des jardins , qui fournit la cour de toutes sortes de fruits , & qui a beaucoup contribué aux progrès de la culture. La vigne y réussit très-bien : il en est de même de tous les légumes , entre lesquels il est singulier qu'on n'y cultive point la pomme de terre , la poire de terre & l'artichaut. Les arbres fruitiers y sont de peu de rapport , parce que leurs fruits sont dévorés dans la fleur par des légions de chenilles ; fléau dont , moyennant quelques soins , on parviendrait vraisemblablement à se délivrer. Si , par exemple , chaque année , à un jour fixé , on imposait une amende sur chaque nid de ces insectes qu'on trouverait dans une possession & qu'on brûlât soigneusement tous ces nids , au bout de quelques années , peut-on douter qu'on ne s'aperçût sensiblement du bon effet de cette simple police , qu'il serait peut-être fort à propos d'établir par-tout ?

Des lacs salés , voisins d'Astrakan , fournis-

sont une quantité si prodigieuse de sel, que, nonobstant l'exportation considérable qui se fait de cette denrée, on néglige ceux de ces lacs, dont l'exploitation n'est pas commode & facile.

Entre les animaux de cette contrée, on distingue deux especes de moutons à queue grasse, qui, selon M. Gmelin, appartiennent certainement, quoi qu'en ait dit M. de Buffon, à la race du mouton domestique; & je crois que M. Gmelin a raison: on voit & on juge mieux de plus près. Cette énorme queue est l'effet de l'engrais que fournissent aux moutons les terrains salés des déserts; & ce qui confirme cette opinion du naturaliste Russe, c'est, 1°. que les moutons de race circassienne, qui viennent des montagnes, ont une queue beaucoup moins grosse que les moutons de race kalmouque, toujours errans dans les plaines & les bas-fonds; 2°. que l'une & l'autre espece dégènerent aisément, quelques précautions qu'on prenne, si on les prive de la pâture des déserts.

Il ne me reste qu'à parler des mœurs des différens habitans d'Astrakhan.

On trouve d'abord dans ce royaume des *Tartares Nogais*, qui en étaient autrefois les maîtres. Assujettis aux Russes, lorsque le czar *Jean Basiliowitz* s'empara d'Astrakhan, leur nombre a beaucoup diminué: on leur

interdit tout commerce ; ainsi l'agriculture & le soin des bestiaux sont leurs ressources. Quelques-uns menent une vie errante : leurs cabanes ne peuvent cependant pas être transportées. Est-on peut-être curieux d'en connaître la structure ? Elle n'est pas recherchée. Un grillage de bois garni de joncs, ou d'autres herbes marécageuses ; une ouverture ronde vers l'extrémité supérieure, qui sert, selon le besoin, de fenêtre ou de cheminée, & qui se ferme quand on veut : voilà le logement d'été d'un Tartare nomade ; à grand peine peut-il s'y tenir debout. Veut-il conduire ailleurs son troupeau ? Il n'emporte que les couvertures de laine dont il entoure le haut du petit édifice champêtre qui lui sert d'asyle ; c'est tout son bagage : une charrette légère, qu'un seul homme peut traîner, suffit à le transporter.

Ceux d'entre les Tartares qui vivent ainsi d'une vie pastorale, ont des mœurs innocentes & réglées : ceux qui habitent à Astrakan, sur-tout les riches, sont communément ivrognes & débauchés. Cela ne me paraît point surprenant.

Leur usage, par rapport à la barbe, est, ce me semble, mieux imaginé que celui des autres nations. Jeunes, ils la rasent : vieux, ils l'entretiennent avec vénération, comme un ornement naturel de leur âge.

Une chose remarquable & singulière dans les mœurs de cette nation, c'est que les fiançailles qui se font quelquefois lorsque les enfans sont encore en bas-âge, ne sont assez souvent suivies des nocés qu'au bout de plusieurs années : pendant tout ce tems le fiancé doit éviter soigneusement tous les parens de sa future épouse ; mais il a le droit de la voir aussi fréquemment qu'il lui plaît ; il peut même coucher dans son lit, sous la garde sévère, mais peut-être pas incorruptible, de quelques vieilles qui tiennent des torches allumées à la main. Bien des lecteurs penseront qu'il doit se faire parmi ces peuples, avec de telles coutumes, beaucoup plus de fiançailles que de nocés : ils pourraient se tromper ; je ne fais si le dégoût ou du moins l'indifférence est une suite si naturelle d'une libre fréquentation. Ne jugeons point de la nature par nos sociétés ; nous la devinerions trop mal.

Lorsque le fiancé a amassé la somme qu'il est convenu de donner aux parens, le *mollah* ou prêtre mahométan, qui doit faire la cérémonie du mariage, s'informe avant toutes choses, si la fiancée plaît au fiancé, si le fiancé plaît à la fiancée, & si ce n'est point uniquement par obéissance pour ses parens qu'elle l'épouse. Questions préliminaires, qui, selon moi, devraient toujours, dans toutes

les religions, précéder la bénédiction nuptiale; & je ne vois pas qu'elles fussent au-dessous de la gravité & de la sainteté des liturgies.

On détermine ensuite une amende, à laquelle le fiancé se soumet en cas d'infidélité, de mauvais traitemens, ou refus des alimens & vêtemens nécessaires. Comment arrive-t-il qu'il n'y ait peut-être dans tout l'univers qu'une nation ignorante & à demi barbare, qui se soit avisée d'une institution aussi sage, aussi convenable, j'ose dire même, aussi essentiellement équitable, puisqu'elle peut seule établir entre les deux parties contractantes une sorte d'égalité? Serait-ce que les sentimens de la nature guidaient l'homme mieux & plus sûrement que toutes nos lumières?

Je passe sous silence les autres cérémonies nuptiales; on fait assez que, parmi tous les peuples, les noces sont accompagnées de festins, de danses, & de tous les témoignages d'une joie bruyante. J'aimerais fort à trouver quelque part dans les récits fabuleux des voyageurs, qu'il y eût un coin de la terre où l'usage fût de les célébrer en famille avec une joie plus recueillie & plus tranquille.

Mais une singularité à noter, c'est qu'il n'est pas permis à une femme Tartare de quitter sa chambre à coucher, avant que d'en avoir acquis le droit, en mettant au monde

un enfant. Cet usage est un peu gênant ; & malheur en ce pays-là aux femmes stériles ! Ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans qu'elles peuvent se dispenser de cette loi.

On trouve d'autres Asiaticques dans le royaume d'Altrakan ; ce sont les *Arméniens*, du christianisme desquels je vais donner une idée, en faveur de ceux qui pourraient n'en être pas instruits.

Leur religion tient une sorte de milieu entre celle des catholiques & la nôtre. Comme les catholiques, ils font un grand cas de l'intercession des saints, & sur-tout de celle de la mère de Dieu (la Sainte Vierge l'est, selon leur système ; car ils ne reconnaissent en Jésus-Christ que la seule nature divine, sans aucun mélange d'humanité). Comme nous, ils rejettent l'autorité du pape & des conciles, aussi bien que la croyance du purgatoire. Ils admettent sept sacremens, & croient à la transsubstantiation : mais ils communient assez singulièrement sous les deux especes à la fois, avec du pain trempé dans du vin rouge. Leurs moines vivent dans le célibat ; mais les prêtres, que leur ministère appelle à fréquenter indistinctement les personnes des deux sexes, sont tenus d'avoir une femme. Les Arméniens ont conservé les cérémonies & les purifications judaïques ; ils ont dans leur religion des jeûnes fréquens, des

tems d'abstinence, auxquels nos voyageurs présumant qu'on doit sur-tout attribuer la grande fécondité de leurs femmes, dont le fréquent usage qu'ils font de l'ail dans leurs mets ne leur paraît pas être une raison satisfaisante.

Je n'entrerai point dans l'inutile détail de la pompe religieuse & profane de leurs enterremens & de leurs noces. La procession nuptiale s'arrête fréquemment pour manger & boire en allant à l'église : le prêtre fait promener l'époux & l'épouse en cercle autour de lui, & leur donne à boire un peu de vin. C'est une singularité, si l'on veut; mais à quoi bon remarquer un fait qui n'est que singulier, & qui d'ailleurs ne nous apprend rien, ne signifie rien, ne nous fait point penser? Ce n'est pas là ce que cherche un homme sensé dans les relations des voyageurs.

La nation des Arméniens est presque uniquement occupée du commerce : il semble que cela doive influencer sur leurs mœurs; on en jugera. Pour moi, je ne décide point s'il y a, ou non, quelque liaison naturelle entre leur occupation habituelle & leur caractère national; je l'ignore profondément.

Tournefort, quand il les a loués, ne les avait sans doute observés que bien superficiellement, & il est plus naturel de s'en rapporter à M. Gmelin, à qui une longue fré-

quentation a mieux appris ce qu'ils étaient. Il ne les peint pas à leur avantage. Pleins de hauteur ou de bassesse, fiers ou rampans tour-à-tour, selon que leur intérêt l'exige, s'ils ont besoin de vous, vous les verrez se jeter à vos pieds, & vous offrir tout ce qu'ils possèdent. Sont-ils hors d'embarras? le service est oublié; ils nuiront même au bienfaicteur. Ne s'agit-il que d'un parjure pour conserver son argent, ou pour échapper à quelque punition? il ne leur coûte rien. 'Un Arménien, dit énergiquement M. Gmein, est capable de vendre son pere & sa mere, s'il y trouve son intérêt. „ Même entreux regnent ces jalousies secretes, ces haines sourdes, ces fourberies adroites, fruits ordinaires de l'amour du gain.

Je veux croire que ces vices ne soit pas produits par l'esprit de commerce. Si cependant cet esprit de commerce devient l'esprit national, n'est-il point à craindre qu'il n'ait généralement de mauvais effets par rapport aux mœurs, & des suites à craindre? La question est délicate & difficile à résoudre.

Après avoir retrouvé une sorte de fard sur les bords du Don, on ne sera pas surpris que les femmes Arméniennes noircissent leurs cheveux & leurs sourcils avec une huile extraite des noix de galles pulvérisées, bien broyées & brûlées.

Mais ceux qui trouvent ridicule & déraisonnable l'usage qu'ont adopté nos femmes, de rehausser le talon de leurs souliers, pour se donner quelques pouces de plus de hauteur, ne feront point contens d'apprendre que, parmi les Arméniens, les hommes portent aussi des pantoufles de femmes.

Je renvoie à un cinquième extrait la relation d'un voyage dans les provinces de la Perse qui sont situées sur la mer Caspienne. M. Gmelin avait ordre de les parcourir. On lui fournit pour cela un vaisseau exprès : on lui donna deux bons interprètes, l'un Tartare, & l'autre Perlan, les lettres de recommandation les plus pressantes, & de plus une escorte de douze soldats commandés par un sergent, avec un tambour & un fifre.

J'espère au reste que la variété des matières me fera pardonner aisément & le nombre & la longueur de ces extraits. C.

II. *Shakespeare, traduit de l'anglais, par M. le Tourneur. Tome VI, Paris, 1779.*

CE que j'ai dit du *roi Léar* dans mon précédent Journal, me paraît suffisant pour mettre mes lecteurs à portée de juger Shakespeare comme poète tragique. Je ne m'arrêterai donc pas à rendre compte de la fameuse

pièce de *Hamlet*, déjà fort connue des littérateurs Français. Seulement dirai-je que cette pièce me paraît fort inférieure à plusieurs autres de celles de Shakespéare. Elle laisse, je ne fais quelle impression sombre, mais vague, plus mélancolique que tragique; elle ne touche pas, elle cause plutôt une forte de mal-aise; & la bizarrerie de l'intrigue, des caractères, des incidens, du dénouement, la rendent étrange & presque monstrueuse. Je ne pardonne pas au traducteur de voir dans une *Ophélie* qui devient folle après la mort de son bavard de père, le prototype de la sublime *Clémentine*. Je ne vois rien de commun entr'elles, si ce n'est que l'une & l'autre ont perdu la raison.

Je ne rendrai pas compte non plus d'*Antoine* & *Cléopâtre*, quoiqu'il y ait de très-grandes beautés dans cette pièce. La passion de l'amour, son empire, ses effets y sont peints avec une vérité frappante dans le caractère d'Antoine. Le rôle de Cléopâtre est, comme il devait l'être, un mélange surprenant d'amour vrai pour Antoine, & de coquetterie, de ruse, de manège, d'artifice, d'ambition: c'est Cléopâtre, telle que l'histoire nous l'a dépeinte, à la débauche près; & ce caractère était, si je ne me trompe, prodigieusement difficile à saisir, & sur-tout à exprimer fidèlement. Or, Shakespéare me

paraît y avoir réuffi au point que la lecture de fon drame fait mieux connaître Cléopâtre que l'histoire même.

Mais je ne fais qu'indiquer ces pièces pour m'attacher à faire l'analyse de *Timon d'Athenes*, drame qui approche beaucoup du genre comique, & par lequel on pourra juger des talens du poëte Anglois pour la comédie. Ils me semblent fupérieurs. On ne l'accusera certainement pas de manquer de *force comique*, ni d'originalité, ni de génie. Je ne fais fi les compositions en ce genre ne font pas encore au-deffus de ce qu'il a fait dans le genre tragique; elles ont quelque chose de plus aisé; on voit, ce me semble, qu'elles font plus analogues à la tournure de fon esprit.

Le premier acte offre l'image de la profpérité de Timon. Un poëte, un peintre, un négociant, un joaillier, un marchand, viennent briguer fa faveur, & tous font accueillis, payés, careffés, récompensés. Les sénateurs d'Athenes viennent lui faire leur cour; il les reçoit magnifiquement, leur donne un repas splendide, & les renvoie combiés de fes dons. Tout retentit de fes éloges; chacun célèbre fon inépuifable générofité: il ne fait ce que c'est que de refuser; ce qu'il poffede est à fes ferviteurs, à fes amis, à quiconque est dans le befoin: il répand à pleines

mains, il prodigue les bienfaits. Lui envoie-t-on quelque présent? il se venge noblement en en faisant un plus riche. Entend-il louer quelque chose qui soit à lui? il le donne, il contraint à l'accepter.

Tout cela caractérise une belle ame : aussi Timon est-il chéri de tous ses domestiques, & cette manière de faire sentir que sa bonté est bien réelle, est à mon gré un trait de génie. On voit Flavius son intendant, inquiet, alarmé des dépenses ruineuses de son maître, chercher inutilement le moment de lui parler, s'indigner contre les amis prétendus qui abusent de son imprudente libéralité, & s'affliger à l'avance du triste avenir qu'il prévoit.

Une autre chose qui fait aimer Timon, c'est sa confiance en ses amis; cette noble confiance est un sentiment inconnu à ceux qui ne la méritent pas eux-mêmes. Timon intéresse, il émeut, lorsqu'au milieu d'un festin qu'il donne à ses amis rassemblés, on l'entend dire avec attendrissement : " Oh ! ne doutez pas que les dieux n'aient eux-mêmes réservé dans l'avenir un jour où j'aurai besoin de votre secours. Autrement, pourquoi seriez-vous mes amis?... Oui, j'ai souhaité souvent de devenir plus pauvre, afin de me rapprocher davantage de vous : nous sommes nés pour faire du bien... Eh ! quel

bien est plus à nous que les richesses de nos amis ? O quel précieux avantage d'en avoir autant que j'en rassemble ici sous mes yeux, tous freres, & tous rois de la fortune l'un de l'autre ! O volupté, dont le cœur jouit en idée, avant même que l'occasion du bienfait soit née ! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes. »

Cet acte est égayé par la mauvaise humeur comique d'Apémantus, philosophe cynique, qui hante aussi la maison de Timon, où il vient lui dire injurieusement ses vérités, aussi bien qu'à la troupe de ses flatteurs. Ce rôle fait un très-bon effet : les boutades du philosophe interrompent le concert monotone & fastidieux des fades louanges dont on accable Timon ; ses brusqueries sont amusantes. Du premier mot qu'il prononce, on le connaît. Il entre ; Timon le salue :

« Salut, gracieux Apémantus.

APÉMANTUS. Quand je le ferai, gracieux, je te rendrai ton salut.

LE POÈTE. Et quand le feras-tu ?

AP. Quand je ferai le bas flatteur de Timon, & que tous ces coquins seront honnêtes gens. »

Il injurie ensuite tout le monde, traite Timon de dupe, le poete de menteur, voit avec mépris le tableau du peintre & le bijou du joaillier, maudit le négociant ; & lors-

qu'il voit les convives de Timon arriver, le saluer, l'embrasser avec toutes les démonstrations de l'attachement le plus vif: « se peut-il, s'écrie-t-il en colere, qu'il y ait si peu de véritable amitié au milieu de tous ces coquins & de leurs vaines politesses ! En vérité, toute la race humaine n'est qu'une troupe de singes dressés aux grimaces. » En se mettant à une table qu'on a dressée pour lui seul, l'aspect de cette foule de parasites le met en courroux. « Je m'étonne, dit-il, que les hommes osent se confier aux hommes. Je pense, moi, qu'ils devraient s'inviter, se fêter sans couteaux. » Pendant qu'on porte des fantés: « toutes ces fantés, Timon, lui dit-il fort sagement, te rendront malade toi & ta fortune. » Et voici la priere qu'il adresse aux dieux, en achevant son repas frugal: « Dieux immortels ! je ne prie pour aucun homme que pour moi seul. Je ne vous demande point d'or. Accordez-moi de ne jamais devenir assez insensé pour me fier à un homme sur son serment ou sur son seing, ni à mes amis dans mon besoin. » Cette misanthropie bourrue donne lieu à Timon de dire de lui: « On dit que la colere est une courte fureur ; mais cet homme est toujours en colere. » Au reste, on le laisse dire, sans faire d'attention à lui, sans lui répondre pour l'ordinaire. Son personnage est celui que devait

faire un cynique dans la société. Ce caractère contraste naturellement, & sans que le poète semble l'avoir fait exprès pour cela, avec celui de Timon : il est dans la vérité de l'histoire, & dessiné exactement d'après les mœurs antiques. Je le préférerais à tous nos *caractères de contraste* du théâtre français.

Dans le second acte, la scène change : les créanciers de Timon commencent à soupçonner qu'il se ruine, & veulent être remboursés. Leurs valets assiègent sa porte, le pressent, le sollicitent : il veut les renvoyer à son intendant ; mais c'est son intendant lui-même, des délais duquel ils se plaignent. Il s'en étonne, & apprend enfin avec la plus grande surprise le désordre & le dérangement de ses affaires. C'est son honnête intendant qui l'en instruit les larmes aux yeux. Cette scène est touchante. « Si vous avez le moindre soupçon, lui dit-il, sur mon administration, sur ma fidélité, citez-moi devant les juges les plus sévères, & faites-moi rendre un compte rigoureux. Que les dieux me soient propices ! Ils savent que, lorsque toute notre maison était fatiguée du service d'une foule de parasites dévorans, quand le pavé était inondé des flots de vin dont ils regorgeaient, quand chaque appartement brillait de mille flambeaux, & retentissait du bruit confus des concerts ; moi, je me retirais dans

le plus misérable réduit , pour y verser des torrens de larmes.

TIMON. Cesse , je t'en conjure.

FLAVIUS. Dieux ! disais-je , quelle bonté dans le seigneur Timon ! Que de biens prodigués de vils flatteurs ont engloutis cette nuit ! Qui d'entr'eux ne se dit pas maintenant le serviteur dévoué de Timon ? Qui dans ce moment n'offre pas son cœur , sa vie , son épée , son courage , sa bourse à Timon , *au généreux Timon , au noble , au digne , au royal Timon ?*... Hélas ! dès que la fortune dont il achetait ses louanges , a été dissipée , toutes les voix qui les donnaient sont restées muettes ..

T. Oh ! plus de remontrances , je vous prie. Nul bienfait honteux n'a déshonoré mon cœur ; je n'ai point à rougir de mes dons : j'ai pu les prodiguer avec imprudence , mais je ne les ai point prostitués avec bassesse... Pourquoi pleures-tu ? Manques-tu de confiance au point de croire que je puisse manquer d'amis ? Que ton cœur se rassure. Va , si je voulais ouvrir les réservoirs où mon amitié a versé ses bienfaits , & éprouver les cœurs , hommes & fortunes s'offriraient à moi... Je suis riche par mes amis. „

Il se détermine donc à avoir recours à eux , & charge ses domestiques d'aller leur demander de l'argent de sa part. Il veut envoyer aussi

Flavius

Flavius chez quelques sénateurs, mais Flavius y a déjà été : « Tous ont secoué la tête, dit-il, & je ne suis pas revenu plus riche. »

T. Dites-vous la vérité ? Cela est-il possible ?

F. Ils répondent tous de concert & d'une voix unanime, qu'ils sont ruinés, qu'ils n'ont point de fonds, qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils desireraient, qu'ils sont bien fâchés... *Vous êtes un homme si respectable ! Cependant ils auraient bien souhaité... Ils ne savent pas... Mais il faut qu'il y ait eu de sa faute. L'homme le plus honnête peut faire un faux pas... Ils voudraient être en état... C'est bien dommage !* Tous diltraits & ainsi occupés d'affaires sérieuses, ils me paient de leurs regards dédaigneux & repoussans, de phrases entrecoupées avec leurs demi-révérances & leurs signes de froideur. Ils ont glacé ma langue, & m'ont réduit au silence.

T. *avec un mouvement de surprise & d'indignation.* Grands dieux ! récompensez-les !... (*A Flavius.*) Ami, je t'en prie, ne t'afflige pas. Ce sont des vieillards. L'ingratitude semble attachée à cet âge ; leur sang est glacé, & coule à peine dans leurs veines : ils manquent de reconnaissance, parce que leur cœur manque de chaleur. A mesure que l'homme s'avance vers sa tombe, il perd de

son activité dans le voyage, & son cœur devient froid & engourdi.

Ainsi, nonobstant cette première expérience, l'âme généreuse de Timon se refuse encore, & se ferme à la défiance. "Garde-toi, dit-il encore à son intendant, garde-toi de penser que la fortune de Timon puisse périr au milieu de ses amis!,"

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre par quelques réflexions; les beautés de cette scène me forcent à m'arrêter, *injeciunt manum quamvis festinanti*. Quelle profonde connaissance du cœur humain! Que de vérité dans le récit de Flavius! Ces refus timides, ces excuses embarrassées, cette réflexion si commune, *il faut qu'il y ait eu de sa faute*, adoucie & justifiée adroitement par ce malheureux axiome, *le plus honnête homme peut faire un faux pas*, cette incertitude perfide, *cet ils ne savent pas*... O que je reconnais bien là le langage des amis faibles & des amis faux!... "O mes amis! dirait Alceste, voilà ce que j'attends de vous!" Et si Alceste était philosophe, il le dirait sans amertume... Et ce cri d'indignation, *grands dieux! récompensez-les!* Qu'il est sublime & saisissant! Qu'il exprime vivement l'effort impétueux d'une âme étonnée de douleur! Que de finesse dans cette observation sur l'affaiblissement de la sensibilité dans les vieillards!

Combien Timon est intéressant par cette noble confiance qu'il s'obstine à conserver, qu'il se reprocherait de ne pas avoir ! Tout cela porte l'empreinte du génie : la pièce ne valût-elle rien d'ailleurs, où est le vrai connaisseur, où est l'ame sensible, où est l'homme qui ait *des amis*, qui ne la préférât en faveur de deux ou trois scènes de ce genre à tous nos drames lugubres, & à toutes nos comédies, qui ne sont qu'ingénieuses ? Un tableau dont la composition sera correcte, mais froide, dont les couleurs seront bien distribuées, mais faibles, ne soutiendra pas la comparaison qu'on en fera avec le tableau le plus imparfait d'un peintre qu'inspire le génie.

Le troisième acte de Timon d'Athènes est le plus intéressant de toute la pièce ; il étincelle par-tout de beautés originales. Les domestiques de Timon s'y acquittent de la commission qu'il leur a donnée. Le premier de ses amis, auxquels on s'adresse, s'attend à quelque présent ; & voyant que le domestique porte quelque chose sous son manteau ; demande avec empressement ce que c'est. C'est une cassette vuide, que Timon le fait prier de remplir ; il ne doute pas qu'il ne le fasse sur-le-champ. " Hom ! . . . *Il ne doute pas*, dit-il ? . . . Hélas, le brave seigneur ! C'est le plus honnête homme ! . . . C'est dommage

qu'il tienne un si grand état de maison. Cent fois j'ai dîné chez lui, & je lui en ai dit ma pensée. Je suis même retourné souper chez lui, exprès pour l'avertir de diminuer sa dépense : mais toutes mes visites n'ont pu le corriger. » Après ce préambule, il offre de l'argent au serviteur de Timon, pour dire qu'il ne l'a pas vu. « Tu as du jugement, lui dit-il, & quoique tu fois venu me trouver, tu fais trop bien que ce n'est pas le moment de prêter de l'argent, sur-tout sur la simple parole de l'amitié & sans aucune sûreté. » L'honnête domestique n'a point ce jugement-là ; il s'écrie avec indignation : « Est-il possible que les hommes soient si différens d'eux-mêmes, & que nous soyons aujourd'hui l'homme qui vivait hier ! Loin de moi, fange maudite ! ajoute-t-il en jetant l'argent, retourne vers celui qui t'adore. » Sans être déconcerté, le bon ami de Timon se retire froidement, en disant : « Ah ! je vois maintenant que tu es un sot, & bien digne de servir ton maître. »

, Un autre valet de Timon va chez un autre de ses amis. Il le trouve causant avec des étrangers, du dérangement des affaires de Timon, du refus qu'il a essuyé, dont il s'indigne. *Il faut avoir bien peu d'honneur !* Pour lui, quoique bien moins redevable à Timon, jamais il ne lui aurait refusé de l'ar-

gent dans son besoin. Dans ce moment, arrive le domestique : “ Très-honoré seigneur, mon maître m’a envoyé... ” -- “ Oh ! que m’a-t-il envoyé ? Que d’obligations je lui ai ! Sans cesse il m’envoie. Dis-moi, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté ?... Et que m’envoie-t-il ? ” Il envie demander de l’argent. Grande surprise ! extrême embarras ! Après s’être un peu recueilli, il répond enfin. Quelle fatalité ! il vient d’acheter une malheureuse petite terre ; il est sans argent ; il allait en faire demander à Timon ; ces messieurs le savent : mais il ferait au désespoir de l’avoir fait. Qu’il est fâcheux pour lui de perdre ainsi l’occasion de montrer la noblesse de ses sentimens, la sincérité de son affection, le désintéressement de sa belle ame ! Bref, il s’en tire.

Le domestique parti, mon homme se retire en disant gravement aux étrangers, avec lesquels il s’entretenait : “ En effet, vous aviez raison, Timon est ruiné ; & quand une fois on a éprouvé un refus, il est rare qu’on aille bien loin. ” Ces étrangers demeurent stupéfaits d’une si monstrueuse ingratitude : un homme qui doit tout à Timon, qui n’est riche que des bienfaits de Timon, *qui ne boit jamais que ses lèvres ne touchent l’argent de Timon*, oser lui faire un refus ! Eux qui ne lui doivent rien, si c’était à eux qu’il

se fût adressé, ils auraient volontiers partagé leur fortune avec lui. (a)

Un troisième ami trouve mauvais qu'on l'importune par préférence; & quand il apprend qu'on s'est adressé aux autres, & qu'ils ont tous refusé, il change de ton: « Comment! ils l'ont refusé!... Et il vient s'adresser à moi!... Est-ce moi qui devrais être son *pis-aller*? Une pareille démarche annonce de sa part bien peu de jugement, bien peu d'amitié. Je m'en trouve très-offensé; j'en suis très-indigné. » Il est trop sensible à cet affront, pour rendre service à un homme qui a blessé si cruellement son honneur. Que n'avait-on d'abord recours à lui!

Ainsi le poète a eu l'art de varier les circonstances & les prétextes de ces différens refus; & j'admire cette variété, parce qu'elle peint d'autant mieux la nature.

Timon trompé dans son espérance, trahi par ceux qu'il avait cru ses amis, se met en fureur, & tombe dans une espèce de délire.

(a) Propos en l'air, qu'on tient volontiers quand ils n'engagent à rien, & qui ne prouvent point qu'à la place de ceux qu'on blâme, on agit autrement qu'eux, mais seulement qu'on veut paraître meilleur qu'eux, ou tout au plus qu'on croit l'être, ce qui est le plus naturel du monde aux *besuciers*.

Cependant on continue à le presser de payer. Le valet d'un de ses amis vient lui redemander l'argent qu'il a emprunté de lui pour acheter des bijoux dont il a fait présent à un autre. Le valet de cet autre est là avec une créance du même genre. Ces valets trouvent eux-mêmes, en en raisonnant ensemble, que leurs maîtres sont des frippons. Timon, tout hors de lui, sort dans un accès de désespoir; ils lui présentent leurs billets. "Assommez-moi avec eux, leur crie-t-il, étouffez-m'en. Tenez, payez-vous de mon sang, prenez-moi, déchirez-moi, & que les dieux vous confondent!" Ce ton de phrénésie les engage à se retirer.

Resté seul avec son intendant, il lui ordonne d'aller inviter tous ses indignes amis. "Tous; je veux encore donner une fête à cette canaille. Amene ici tous ces flots de coquins." Après d'inutiles représentations, le bon Flavius obéit. Ils viennent. Quelques-uns ont voulu s'excuser; mais l'invitation était si pressante, qu'il a fallu s'y rendre.

Ils commencent à soupçonner que Timon n'était pas ruiné, qu'il ne voulait que les éprouver: ils sont tous inconsolables de s'être trouvés dépourvus d'argent quand il leur en a fait demander. Aussi-tôt qu'il paraît, tous s'empressent à se justifier. "Ah! ne songez donc pas à cela," leur répond-il.

On apporte le festin. Tous les plats sont couverts. Chacun s'attend à une chère splendide. On s'affied. Avant de découvrir les mets, Timon rend grâces aux dieux. « O vous, grands bienfaiteurs du monde ! inspirez à notre société la reconnaissance. Faites-vous payer de vos dons par des louanges ; mais réservez toujours quelques bienfaits , si vous ne voulez pas voir vos divinités méprisées. Prêtez à chaque homme assez pour qu'aucun n'ait besoin d'emprunter d'un autre. Si vos divinités étaient réduites à emprunter des hommes , les hommes abandonneraient les dieux. Faites que le festin soit plus aimé que l'hôte qui le donne ; qu'il ne se forme jamais une assemblée de vingt convives , qu'il n'y ait une vingtaine de fripons... Quant à tous ces amis qui m'environnent , soyez pour eux ce qu'ils sont pour moi , & que vos dons soient comme le festin auquel ils sont invités... un néant. » A ce dernier mot , il découvre aux yeux des convives étonnés , les plats qui sont tous vuides , & s'écrie : « Découvrez , meute affamée , & dévorez ! » S'abandonnant alors sans retenue à son emportement , ne se contenant plus , il charge d'injures & de malédictions cette vile cohorte de flatteurs ; & comme ils se disposent à s'enfuir ; « Eh bien ! leur crie-t-il en fureur , où allez-vous ? Attendez. Toi ,

prends d'abord ta portion... & toi aussi... & toi encore. „ En parlant ainsi, il leur jette les plats à la tête. “ Arrête, dit-il à l'un de ceux qui s'échappent, je veux te prêter de l'argent, & non t'en emprunter. „ Après cette expédition, Timon s'en va. Quatre sénateurs reviennent en hâte chercher ce qu'ils ont perdu dans la mêlée, l'un sa toque, l'autre son chapeau, un troisième sa robe, un autre son diamant. Ce dernier sur-tout est comique. “ Ce n'est qu'un fou, dit-il en parlant de Timon, il ne se laisse gouverner que par le caprice. L'autre jour il m'a donné un diamant, & aujourd'hui il me le fait sauter de mon chapeau... L'avez-vous vu, mon diamant? „

SECOND SÉNATEUR. Avez-vous vu mon chapeau?

TROISIEME SÉNATEUR. Le voilà.

QUATRIEME SÉNATEUR. Ah! voici ma robe.

PREMIER SÉNATEUR. Hâtons-nous de sortir d'ici.

SEC. SÉN. Le seigneur Timon est fou.

TROIS. SÉN. Je le fens bien vraiment à mes épaules.

QUAT. SÉN. Un jour il nous donne des diamans, & l'autre des pierres. „

Cette scène de tumulte me paraît plaisante, & celle qui la précède me plaît davantage

encore. La priere de Timon est de la plus grande originalité, de la plus grande force comique : elle a en même tems quelque chose de sublime dans son genre, & je ne crois pas possible d'exprimer plus vivement le désordre d'une ame troublée par les transports de l'indignation.

Timon s'est éloigné d'Athenes, pour fuir la vue des hommes ; il s'est retiré dans un désert, où il vit de racines, & habite un antre tre sauvage. Shakespéare y transporte la scene dans son quatrieme acte : là, on l'entend faire de longues & ennuyeuses imprécations contre le genre humain, & il faut convenir qu'il devient trop forcené dans ses monologues pour intéresser. C'est une mal-adresse du poete, à ce qu'il me semble. Il était facile de tirer un tout autre parti de ce caractère & de cette situation. Timon dans son désert pouvait être un personnage très-intéressant : il n'y avait qu'à altérer un peu la tradition historique, selon le droit incontestable des poetes ; on pouvait lui donner une *misanthropie* un peu moins amere, plus concentrée : car un misanthrope enragé révolte ; un misanthrope déclamateur ennue ; mais celui que la perfidie & la fausseté des hommes ont dégoûté de leur commerce, son rôle de misanthropie peut plaire, s'il est bien fait.

Cet acte présente un objet plus intéressant. Flavius assemble tous les domestiques de Timon, affligés du désastre de leur maître, pour leur distribuer quelque argent, & les congédier. Il y a des choses touchantes dans cette scène. « Nos cœurs, s'entre-disent-ils, nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon. Nous sommes tous compagnons encore. En quelque lieu que nous puissions nous revoir, pour l'amour de Timon, restons toujours camarades. » Ils le plaignent & s'indignent de la lâche défection de ses amis. A cette occasion, l'un d'eux prononce une de ces sentences morales, qu'on aime à trouver de tems en tems dans les poètes, qu'on retient aisément, & qu'on cite volontiers : l'expression en est trop riche, trop belle, trop poétique pour un valet ; mais elle est trop énergique pour ne pas la rapporter. « L'infortuné, dévoué à la mendicité (c'est de Timon qu'il parle), sans autre bien que l'air, atteint de la lepre de la pauvreté, que tout le monde fuit, marche, comme le mépris, seul. », Ils se séparent avec attendrissement : le bon Flavius, à qui il reste encore quelque peu d'argent, termine ainsi cette scène : « Hélas, le bon seigneur ! dans sa rage, il a fui cette ville odieuse, repaire de ses monstrueux amis. Il n'a rien avec lui pour sustenter sa vie, & se procurer

le nécessaire. Je veux le chercher & le suivre. Tant qu'il me restera de l'or, je veux rester son intendant. »

Retournons dans le désert de Timon. En bêchant la terre pour en arracher des racines, il a trouvé de l'or. Alcibiade vient à passer par là. Il avait été des amis de Timon, mais sans vouloir accepter de ses présents. Dans une scène très-bien faite du troisième acte, dont j'ai renvoyé à parler ici, le poète le représente demandant au sénat la grâce d'un de ses amis. Il entreprend d'abord sa défense d'une manière insinuante, persuasive, pathétique, suppliante : mais se voyant refusé, il prend un ton impérieux. « Rappelez-vous qui je suis, dit-il fièrement. » Ce ton irrite les sénateurs qui le bannissent. « Me bannir ? moi ! s'écrie-t-il avec indignation. Et il sort rempli de projets de vengeance.

Maintenant donc il marche contre Athènes à la tête d'une armée, deux courtisanes l'accompagnent. D'abord sa vue irrite Timon ; c'est un homme ! « Je voudrais que tu fusses chien, lui dit-il, je pourrais t'aimer un peu. » Alcibiade lui offre ses services, veut lui donner de l'or ; il refuse tout. Mais apprenant qu'il fait la guerre aux Athéniens : « Que les dieux, s'écrie-t-il, les exterminent par ton épée victorieuse, & qu'ils

t'exterminent ensuite toi-même après la victoire ! » Il s'empresse de lui faire part de son trésor, pour le mettre plus en état de nuire, donne aussi de l'or aux courtisannes, comme à des pestes plus nuisibles encore au genre humain que le glaive du guerrier. Les injures dont il accompagne ses dons, ne les font point dédaigner par ces viles créatures. « Fort bien ! disent-elles. Encore de l'or... Donne-nous de l'or, bon Timon, en as-tu encore?... Encore de l'argent & des avis, charitable & généreux Timon ! » C'est caractériser assez bien l'avilissement de ces femmes avides.

Apémantus vient aussi rendre visite à Timon dans son désert. L'idée de cette scène est originale, ingénieuse & comique. Ces deux misanthropes ne l'étant pas de la même manière, ne le font point au gré l'un de l'autre, ne peuvent se souffrir, se méprisent & s'injurient l'un l'autre. Cela est dans la nature; mais peut-être fallait-il, pour l'y découvrir, le génie de Shakespéare. Apémantus reproche à Timon de n'être devenu misanthrope que par force, & par une mauvaise humeur indigne de l'homme : Timon ne voit en Apémantus qu'un misérable qui, n'ayant jamais été caressé par la fortune, s'est endurci naturellement à la souffrance, qui n'a pas le droit d'être misanthrope; il lui

demande : « Pourquoi haïrais-tu les hommes ? Ils ne t'ont pas flatté. Quels dons leur as-tu faits ? » Avec ce mépris réciproque , ils ne peuvent que se quereller. Timon voudrait chasser Apémantus , Apémantus s'obstine à rester. Voici un petit échantillon de leur conversation.

T. Sors d'ici.

A. Je t'aime plus que jamais.

T. Et moi , je te haïs davantage. Pourquoi m'es-tu venu chercher ?

A. Pour te vexer.

T. C'est toujours le rôle d'un homme vil ou d'un fou. Te plais-tu dans ce rôle ?

A. Oui.

T. Tu es un lâche scélérat.

Des soldats maraudeurs , qui ont appris que Timon a de l'or , interrompent ce doux entretien. Apémantus s'enfuit. Ils abordent Timon : « Dieu te garde , Timon !

T. Eh bien , voleurs !

LES MARAUDEURS. Soldats , & non voleurs.

T. Tous les deux à la fois Mais je dois vous rendre grâces. Du moins , vous vous annoncez ouvertement pour des voleurs ; pour faire votre métier , vous ne prenez point le masque des vertus. C'est dans les professions légitimes de la société , que la rapacité n'a point de bornes . . . Brigands !

tenez, voici de l'or... Tout est brigand, tout ce que vous rencontrerez vous ressemble & vole; vous ne pouvez rien voler qu'à des voleurs. »

Flavius, l'intéressant, l'honnête Flavius, ouvre le cinquième acte. Il aperçoit Timon à l'entrée de sa caverne: « O dieux! est-ce bien là mon maître? Dans cet état de ruine & d'opprobre! Image de la misère vivante & de l'abandon universel! » Il s'approche avec émotion; il l'aborde: mon cher maître!...

T. Loin d'ici! Qui es-tu?

F. Quoi! m'avez-vous oublié?

T. J'ai oublié tous les hommes.

F. Votre honnête serviteur...

T. Quoi, tu pleures! Approche, approche. Maintenant je t'aime, puisque tu montres la faiblesse d'une femme (a), & que tu défavoues le cœur de pierre des hommes. Les cruels ne pleurent jamais que de débauche ou de folle joie!... Siècle pervers, où la pitié ne fait jamais couler les larmes!

F. Reconnaissez-moi, mon cher maître, je vous en conjure; agréez ma sincère dou-

(a) Ce mot du poète Anglais est le plus bel éloge que j'aie lu des femmes, & j'y souscris de tout mon cœur: *Mollissima corda... dare se natura fatetur, quæ lacrymas dedit.*

leur ! Et tant que ce faible trésor durera, (*il lui présente ce qu'il a d'or*) souffrez que je sois votre intendant ; regardez - moi toujours comme votre serviteur. »

Ce trait d'attachement & de générosité touché même l'ame du misanthrope & sombre Timon. « Quoi ! dit - il en l'envisageant d'un œil étonné, j'avais un intendant si juste, si honnête, & aujourd'hui si compatissant ! Ceci change presque mon caractère sauvage, & adoucit ma haine... Dieux immortels & justes ! pardonnez-moi l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes : je proclame celui-ci honnête... Mais, ajoute-t-il en revenant aussitôt à son humeur farouche, ne vous y trompez pas, il n'y a que lui seul : retenez bien, il est le seul... & c'est un intendant !... O que j'aurais aimé à détester tout le genre humain !... Mais, dis-moi la vérité, cette tendresse n'est-elle point feinte, intéressée, usuraire ? »

F. Non, mon digne maître ! je vois que la défiance & le soupçon sont entrés, hélas ! trop tard dans votre cœur. C'était dans les jours de votre prospérité, au milieu de vos festins, que vous deviez être défiant : mais le soupçon ne vient que quand la fortune est ruinée. »

Timon, persuadé de la sincérité de son affection, lui donne de l'or ; mais il ne veut pas

pas le souffrir auprès de lui , refuse ses services , le renvoie , & Flavius sort à contre-cœur.

Cette scène me semble très-attachante par la peine avec laquelle la misanthropie de Timon reprend enfin le dessus sur sa sensibilité qui paraissait prête à l'emporter. C'est une situation vraiment dramatique.

Cependant le bruit s'est répandu que Timon est plus riche que jamais. Le poète & le peintre du premier acte reviennent à cette nouvelle , & prennent la résolution de lui promettre chacun quelque chef-d'œuvre de son art. « C'est tout ce qu'il faut , dit le peintre. Promettre est le ton du siècle : la promesse tient éveillée l'espérance qu'engourdit & tue l'accomplissement de sa parole. Tenir , n'est plus en usage que parmi les gens du peuple. Promettre est plus poli , plus à la mode... » , Timon qui entend tous ces beaux discours du fond de sa caverne , en sort , & vient aborder ces deux honnêtes artistes. Ils l'abordent eux-mêmes avec un respectueux empressement , dont il feint d'être la dupe. « Aurais-je assez vécu , s'écrie-t-il , pour voir enfin deux honnêtes gens ? »

Le poète cherche des expressions : il ne fait , dit-il , où en trouver qui soient capables de revêtir de couleurs assez vives l'énorme ingratitude de ses amis. « Laisse-la nue , re-

prend brusquement Timon, elle n'en fera que plus visible aux yeux des hommes. „ J'aime ce mot : il est plein de sens ; & sans être misanthrope, on peut trouver fréquemment à l'appliquer.

Après une longue conversation, Timon leur dit enfin comiquement : « Placez-vous ici, vous, & vous, là ; chacun de vous séparément, tout seul, sans compagnon... Eh bien ! un maître frippon tient encore compagnie à chacun de vous. (*Au peintre.*) Si là où tu es, tu ne veux pas qu'il s'y trouve deux coquins, ne te laisse pas approcher de lui. (*Au poëte.*) Et toi, si tu ne veux pas habiter auprès d'un coquin, fuis loin de cet homme. „ (*Il prend un bâton & les chasse.*) « Hors d'ici, couple de frippons !... Ah ! vous en voulez de l'or ? Misérables !... Vous avez travaillé pour moi ? Vous voilà payés ! „

Deux sénateurs, députés par les Athéniens, viennent, conduits par Flavius, inviter Timon à rentrer dans leurs murs, menacés par le fier Alcibiade « qui, comme le sanglier des forêts, cherche à déraciner la paix dans le sein de sa patrie. „ Ils lui font les offres les plus brillantes : il est trop tard ; son cœur, aigri par une longue infortune, est inflexible : voici sa réponse. « Je vous abandonne à la garde des dieux justes, comme des voleurs à leurs geoliers. Pour moi,

je commence à me rétablir de cette longue maladie de la vie; je retrouve tout dans le néant de tout. » Il semble pourtant ensuite se radoucir, & les députés conçoivent quelque espérance qu'il va se laisser fléchir.

T. J'aime ma patrie, & je ne suis point homme à me réjouir du malheur public, comme on en fait courir le bruit.

PREM. SÉN. Bien parlé.

T. Recommandez-moi à mes chers compatriotes.

PREM. SÉN. Voilà les seules paroles dignes de passer par vos levres.

T. Recommandez-leur Timon : dites-leur que, par pure amitié, j'ai à leur donner un conseil salutaire, qui préviendra la fureur d'Alcibiade.

SEC. SÉN. Ceci me plaît assez; il se rendra.

T. J'ai ici dans mon jardin un arbre que je veux abattre pour mon usage, & je ne tarderai pas à le couper. Allez à Athenes, mes amis. Dites à tous les habitans, grands & petits, que si quelqu'un veut terminer son affliction, il se hâte de venir ici se pendre à mon arbre, avant que la coignée s'attache à lui. Recommandez-moi à leur souvenir.

Ce trait d'histoire est, à ce qu'il me semble, parfaitement bien mis en œuvre.

Les sénateurs désespérant du succès, se retirent en disant : « Sa haine incorporée,

pour ainsi dire, avec sa substance, en est devenue inséparable. »

Pour comprendre le but de cette démarche du sénat d'Athènes, il faut savoir qu'Alcibiade faisait la guerre à sa patrie sous le double prétexte de venger ses injures personnelles, & celles de Timon.

On voit dans la dernière scène ce général à la tête de son armée : du haut des remparts, les sénateurs implorèrent sa clémence ; on capitule. Il exige qu'on lui livre les ennemis de Timon & les siens ; à cette seule condition, il préservera la ville du pillage.

Dans ce moment arrive un soldat qui apporte sur de la cire l'empreinte d'une inscription qu'il a trouvée au bord de la mer, sur une pierre qui recouvrait un tertre de gazon, & qu'il n'avait pas su lire. Alcibiade la lit ; c'est l'épithaphe de Timon, faite par lui-même, dont je ne rapporterai que les derniers mots : « Passe, & maudis à ton gré ; mais n'arrête point ici tes pas. »

On pourrait faire une foule d'observations sur cette pièce : mais la plupart ne seraient d'aucune utilité. Quel mérite y aurait-il, par exemple, à remarquer les irrégularités dans la conduite de la pièce, les fautes contre le costume, les noms latins de *Lucullus*, *Hortensius*, *Varron*, donnés par le poète Anglais à des Grecs contemporains d'Alcibiade,

les chapeaux qu'il fait porter aux sénateurs d'Athenes ? De semblables critiques n'apprennent rien au lecteur, & ne font rien au mérite du poëte. Si l'on n'a rien de mieux à dire de Shakespéare, il faut s'en taire : qu'est-ce que le public a à faire de tout cela ? Pourvu qu'il soit amusé par la comédie, ému par la tragédie, il pardonne aisément tous ces petits défauts, que grossit prodigieusement le microscope de la critique.

Le sujet de Timon est heureusement choisi ; je ne fais même si ce caractere n'est pas encore plus comique que celui du *Misanthrope*, tel que Moliere nous l'a peint. Ce n'est pas que ce dernier ne soit certainement plus plaisant ; mais ceux qui entendent à demi-mot, comprendront sans peine que ce qui est le plus plaisant, n'est pas toujours le plus comique.

Si j'avais plus d'esprit & de loisir, j'entreprendrais de comparer entr'eux le *Timon* de Shakespéare, le *Misanthrope* de Moliere, & l'*Homme singulier* de Destouches. Il y a beaucoup d'analogie entre ces trois comédies pour le sujet, & il n'y en a aucune pour la maniere de le traiter. Chacun de nos poëtes a suivi l'impulsion de son génie, & a présenté un tableau différent. Ce rapprochement ne pourrait-il pas être intéressant ? J'aurais joint à ces trois pieces le *Démocrite*

de Regnard, s'il répondait à ce que semble annoncer son titre : ce serait le misanthrope gai. Mais Regnard s'est amusé à peindre Strabon & Cléanthis, & il a manqué Démocrite.

J'avoue que dans ce concours l'infériorité de Shakespéare me paraîtrait au moins contestable à certains égards. Mais je n'ai garde d'entamer cette dissertation :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Quoi qu'il en soit, si j'étais Shakespéare, je retravaillerais avec complaisance le sujet de Timon, & les changemens à faire ne seraient pas fort considérables.

Dans le Journal du mois prochain, je reviendrai au *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*. Ce n'est ni par négligence, ni par oubli, que j'ai suspendu ces extraits, mais uniquement pour varier les matières. Ayant déjà à parler de Shakespéare, je ne voulais point d'articles du même genre. C.

III. *Coup-d'œil sur la littérature, ou Collection de différens ouvrages, tant en prose qu'en vers, par M. Dorat. 2 vol. Amsterdam, 1780, & se trouve à Paris chez Gueffier.*

Ces deux volumes servent de suite à la Collection des Œuvres de M. Dorat, auteur

assez connu du public par ses divers ouvrages, pour qu'un journaliste qui annonce quelque production nouvelle de cet écrivain aimable, ingénieux & fécond, soit dispensé d'en faire l'extrait. Il suffit de l'annoncer, pour la faire connaître.

Mais, puisque c'est ici la première occasion que je trouve de parler de M. Dorat, j'essaierai si quelques réflexions impartiales sur ses ouvrages, ne pourraient point intéresser mes lecteurs. Il doit m'être permis de tems en tems, pour me délasser des analyses exactes, de raisonner un peu de littérature, & de tenter quelques essais de critique. (a)

Si quelqu'un veut se former une idée favorable du goût & de l'esprit de notre siècle, apprécier notre littérature actuelle à son avantage, il n'a qu'à en juger par le succès des ouvrages de M. Dorat.

J'ai dit que ce serait juger favorablement notre siècle, parce que peu de succès ont été aussi mérités; parce que peu de nos auteurs sont restés plus étrangers aux brigues, aux cabales, aux tracasseries, aux enthousiasmes de notre littérature; parce que très-

(a) Bien entendu que l'art de la critique ne consiste pas moins à relever les beautés que les défauts.

peu de nos écrivains me paraissent avoir autant de vrai talent.

Rien de moins fatigant, rien qui exige moins d'application, que la lecture des ouvrages qui ont fait la réputation de M. Dorat. L'aifance, la légéreté, l'enjouement, la vivacité, un coloris brillant, dirai-je encore, je ne fais quel ton de bonne compagnie & de galanterie, font lire avec plaisir tout ce qu'il écrit. Il aurait pu choisir pour devise ce vers du traducteur des géorgiques :

Sur la fleur des objets gliffons d'un pas rapide.

Et voilà précisément ce qu'on veut, ce qu'on aime, ce qui plaît aujourd'hui.

Poète, profateur, auteur dramatique, conteur, fabuliste, romancier, M. Dorat s'est essayé dans tous les genres, & s'est toujours fait lire avec intérêt. Mais, s'il faut en dire franchement mon avis, il ne s'est distingué, il n'a été original que dans le genre des poésies fugitives : c'est son genre ; la plupart de ses petites piéces de vers étincelent d'esprit & de gaieté.

Revenons maintenant aux deux nouveaux volumes que j'annonce. On y trouvera de tout ; ils amuseront.

Ce n'est pas uniquement de littérature qu'il y est question : il y a de petits vers ; il y a un poème érotique ; il y a des contes un

peu trop libres; il y a des lettres badines; il y a divers morceaux de différens genres, du plaifant & du férieux, de tout: c'est une lecture très-variée.

Je ne fais pourquoi le titre ne m'en plaît pas. Ce mot de *coup-d'œil* ne me paraît pas du tout heureux.

Quoi qu'il en foit du titre, on lira avec plaifir les réflexions que fait M. Dorat fur presque tous les genres de littérature, à l'occafion de quelques ouvrages nouveaux. Il n'approfondit rien, diront les uns; il ne s'ap-
pefantit fur rien, diront les autres: mais les uns & les autres feront, je crois, bien aifes de l'avoir lu.

Je n'adopterai pas toutes fes décisions critiques. Il dit, par exemple, d'*Agar dans le défert*, qu'on y retrouve à chaque mot la simplicité touchante du modèle. Cela est un peu fort. Pour moi, je n'en penfe pas tout-à-fait ainfi, & j'ai mis mes lecteurs à même d'en décider.

On pourra lui reprocher que fon ftyle, à force d'être un ftyle aisé, un ftyle de conversation, le ftyle d'un homme du *bon ton*, (mot que je ne prends point ici dans un fens épigrammatique) devient quelquefois un peu monotone, un peu fade. Je crois cette obfervation généralement utile à tout homme qui veut écrire; & il me paraît que la plupart

de nos écrivains modernes font fujets à ce défaut. Il s'en faut bien qu'on ne doive généralement écrire comme on parle, même dans les meilleures compagnies. *La Bruyere* dit avec bien de la raison : " Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin. On lit *Amyot* & *Coeffeteau* : lequel lit-on de leurs contemporains ? *Balzac* a moins vieilli que *Voiture*. „ Il en est comme de ces couleurs délicates qui se ternissent en très-peu de tems.

Il y a cependant une distinction à faire en faveur des poètes agréables. Il semble qu'une versification harmonieuse relève, ennoblisse, anime ce ton que l'on n'aimerait pas dans la prose.

Donnons un seul échantillon de la manière dont M. Dorat écrit & pense.

« Il me semble que la poésie est le seul art (a) qui ait souffert des progrès de l'esprit philosophique ; & il n'y a pas grand mal à cela (b). Des causes inévitables, amenées

(a) Et l'éloquence ?... Au reste, c'est peut-être aussi une sorte de poésie.

(b) Voilà, par exemple, une de ces phrases de conversation, que je n'approuve pas dans le style soutenu... D'ailleurs, chacun fera-t-il de l'avis de M. Dorat ? Si la décadence de la poésie tient à l'affaiblissement des âmes, est-il bien vrai

par le cours naturel des choses, ont dû marquer dès long-tems l'époque de sa décadence. La force du génie créateur, fait pour laisser des traces profondes, tient sans doute à la simplicité des objets qu'il a sous les yeux, à la pureté des sentimens, à la fraîcheur des impressions. La nature primitive, non encore altérée par certaines combinaisons sociales, est la seule peut-être qui enfante ces élans vertueux, cet attendrissement involontaire, cet enthousiasme de l'ame, cette inspiration divine, qui, une fois répandue dans un ouvrage, survit au tems, & va réchauffer même l'indolente froideur des siècles dégénérés. Mais, si nous ne pouvons prétendre aux grands effets, il nous reste encore ces nuances délicates, cette richesse dans les détails, cette légèreté dans l'expression, ces finesses de coloris, qu'il faut tâcher au moins de ne pas laisser échapper. (a) La disette où nous sommes des compo-

qu'il n'y ait pas grand mal à cela ? . . .

O utinam illos

Natum inter heroas tellus me prima tulisset !

(a) Triste & vain dédommagement ! Qu'est-ce que tout cela en comparaison du génie ? La froide lumière de la lune ne console que bien faiblement la terre de l'absence du soleil.

tions hardies, est une raison de plus pour soigner les miniatures. Le goût échappe aux préceptes, c'est par les exemples qu'on le définit, & on ne le prouve que par la précision. „ (a)

Je ne dirai rien de plus des œuvres en prose, que renferment ces deux volumes. Mais parlons encore quelques momens des poésies légères qui s'y trouvent : il y en a de très-agréables.

Telle est, par exemple, une épître adressée *aux grands hommes des coteries*, qu'il aurait pu intituler aussi : *Épître aux petits génies à grandes prétentions*.

Eclairez l'univers à votre gré, leur dit-il :

Mais, pour Dieu ! soyez bonnes gens,
Et, si vous pouvez, plus modestes.

Moyennant ces deux qualités, on vous passera tout le reste ; mais elles vous manquent absolument.

Vous êtes vains, doctes héros !

(a) Cette dernière phrase termine la période sentencieusement, selon l'usage : mais n'est-elle point obscure ? Quant à moi, je n'ai pas l'esprit de comprendre ce que peuvent signifier ces derniers mots, & on ne le prouve que par la précision.

Très-vains... En vérité, vous l'êtes
Comme si vous étiez des fots.

Vous êtes même un peu mal-faifans.
Du sommet d'où vous plongez tous
Sur notre obscure taupiniere,
Vous nous poursuivez dans nos trous
Avec des fleches de lumiere.

Cependant voyez tous les hommes célèbres : n'ont-ils pas toujours été de bonnes gens ?

Voyez *Buffon*, que la nature
Initia dans ses secrets :
De sa touche élégante & pure
S'est-il enorgueilli jamais ?
Tous les esprits de même étoffe
Ont brillé sans morgue & sans art.
Dès qu'on se croit un être à part,
On cesse d'être un philosophe.

Je puis vous citer un Montagne, un Bacon, un Montesquieu,
Corneille, que par fois on nomme
Parmi nos auteurs estimés,
Et que gâiment vous déprimez,
Quoique sublime, était bon homme.
Vous savez combien était bienveillante

& naïve l'ame de cet excellent Lafontaine.

Il vous eût, je crois, admirés ;
Tant il était plein d'indulgence !

Cette petite faillie est très-heureuse. L'épître finit par ces deux vers moraux :

Il ne faut pas, parce qu'on pense,
Contraindre les gens à penser.

Voilà de quoi justifier ce que j'ai dit de la supériorité de M. Dorat en ce genre. Une ironie douce & légère, qui badine sans offenser, assaisonnée d'un sel sans âcreté, soutenue d'un style vif & enjoué, se retrouve souvent dans ses petites pièces. *Circum prae-cordia ludit.*

Son style quelquefois s'anime & s'éleve; il est alors vraiment poète. Ainsi, dans une épître à une jeune personne qui voulait courir la carrière du théâtre, on trouve ces vers du ton le plus noble :

Mais que feront de vains attraits
Sans la flamme qui les anime,
Sans tous ces mouvemens secrets
Qu'il faut qu'on sente & qu'on exprime?...
C'est par le cœur qu'on est sublime !

.

Ton miroir t'offrira des graces :

Sont-ce des graces que je veux ?

.

Vit-on jamais des fleurs éclore ,

Près de l'abyme d'un volcan ?

Et quand sous la sombre athmosphere

Un long & formidable écho

Répond aux éclats du tonnerre ,

Verra-t-on la froide bergere .

S'aller mirer dans un ruisseau ?

On conviendra, je pense, qu'il y a dans ce morceau de la vraie chaleur, de la verve, de l'enthousiasme, le feu de la poésie.

Veut-on maintenant de la philosophie, de très-faine philosophie? car l'enjouement ne l'exclut pas; il y en a dans Anacréon; & comme l'a si bien dit le poète Rousseau :

Plus légère que le vent ,

Elle fuit d'un faux savant

La sombre mélancolie ,

Et se fauve bien souvent

Dans les bras de la folie.

Voici donc de la philosophie de M. Dorat.

Lorsque j'entrai dans ce chaos

Que société l'on appelle ,

Reposant mes regards sur elle ,

J'y vis une foule de fots
 Posés par-tout en sentinelle...
 D'abord, un léger mouvement
 Contr'eux dans mon cœur voulut naître.

Mais je sentis bientôt qu'il fallait le ré-
 primer. A quoi bon vouloir

Régenter avec assurance
 L'incorrigible humanité ?
 Le monde a pris son pli , je pense.
 Je me l'étais bien répété.
 Ainsi, très-indulgent d'avance ,
 Mon œil distrait, hors la beauté,
 Vit tout avec indifférence.

.

Dans les hommes de tous les âges ,
 Vains , entêtés , impertinens ,
 On s'obstine à chercher des fages ;
 J'ai cru n'y voir que des enfans ,
 Souvent chagrins , toujours volages ,
 Dupes de leurs vœux inconstans ,
 Faissant , malgré tous nos *adages* ,
 Des châteaux de carte à cent ans ,

.

Et n'échappant à la lisière ,
 Que pour entrer dans leur tombeau.

Avec

Avec cette philosophie

Usant de tout, je ne hais rien,
 Pas même le don de la vie,
 Qui n'est pas le souverain bien.
 Je chéris un tendre lien,
 L'amour vrai, l'amitié discrète ;
 Et j'aime mieux dans ma retraite
 Badiner comme Lucien,
 Que de gémir comme Épictète.

.
 Parmi ces jeux qu'on blâmera,
 Ici-bas j'erre à l'aventure,
 Prêt d'en partir quand on voudra :
 J'attends pour cet accident-là
 Le bon plaisir de la nature.

Ces derniers vers rappellent à l'esprit celui
 de Martial :

Supremum nec metuas diem, nec optes.

Ils n'en ont pas la précision : mais cette
 précision cesse d'être un mérite dans le genre
 enjoué.

Citons encore un morceau de sentiment,
 pour faire voir que le poète aimable, dont
 nous aimons à transcrire les jolis vers, fait
 prendre avec succès tous les tons, & parler,
 quand il le faut, le langage du cœur, aussi

bien que celui de l'esprit, de l'imagination & de la raison.

Voici comment il parle à un de ses amis, devenu homme en faveur, homme en place, homme important.

Je veux honorer ta faveur
Par des vers de condoléance ;
Je ne crois plus à ton bonheur,
En apprenant ta dépendance.

Te voilà grand ; il t'en coûte le repos ,

Qui s'envole avec les amours
Dans quelqu'asyle plus commode.

Crois-tu conserver long-tems ta vaine splendeur ? Peux-tu te fier à ce calme perfide qui t'entourne ? Dis-moi :

Si c'est le bien que tu veux faire ,
Le feras-tu comme on voudra ?

.

A nuire si tu n'es pas bon,
Eh ! de toi que veux-tu qu'on fasse ?

Tu vas voir disparaître comme un rêve ,
comme un charme trompeur , ta fausse prospérité.

Un coup de baguette perfide
A détruit les jardins d'Armide ,

Et te voilà dans un désert !...

Et c'est là que j'irai t'attendre ;

De l'amitié c'est le moment.

- Pour toi , prévois ta chûte ; tiens-toi prêt à la soutenir : prépare-t'y à l'avance.

Pense à meubler ton hermitage.

Qu'on y trouve , au gré de nos vœux ,

Du frais , du calme , de l'ombrage ,

Tout ce qui peut flatter les yeux ;

Des vertus sans airs foucieux ,

Et ces écrits sans étalage ,

Où l'on apprend l'art d'être heureux.

Cet art vaut mieux qu'un diadème.

Sous des cieux toujours ennemis ,

Jusques à notre heure suprême ,

Au changement tout est soumis.

Mais , tes honneurs évanouis ,

Ose au moins compter sur toi-même ;

Mérite enfin un cœur qui t'aime !...

Les rois n'ôtent point les amis.

Il me ferait aisé de citer encore beaucoup de semblables traits : je pourrais sans doute aussi trouver quelques défauts à reprendre ; car où est-ce que la lime de la critique ne trouve point à mordre ? Mais au milieu d'un

parterre émaillé de mille fleurs brillantes ; ce serait s'ériger bien mal-à-propos en connaisseur, que de faire observer aux spectateurs éblouis les irrégularités légères qui échappent même à des yeux exercés. C'est assez que j'aie donné à mes lecteurs une idée de l'ouvrage que j'avais à leur annoncer, & que les vers de M. Dorat aient servi à égayer un peu ce journal.

Quant aux tableaux trop voluptueux, & quelquefois même licencieux, je n'en parle que pour reprocher à l'auteur de prendre de tems en tems un ton qui n'est guere agréable qu'à des gens dont l'approbation n'est assurément pas flatteuse. Il est vrai que M. Dorat, à force d'esprit & de gaieté, vient quelquefois à bout d'ôter à un lecteur, même sévère, l'envie de le censurer : mais cela n'arrive pas toujours ; & je trouve, par exemple, du plus mauvais goût le conte intitulé *le Rêve impatientant*. Pourquoi le faire imprimer ? Il ne vaut en vérité pas la peine d'être lu.

Depuis quelque tems, il me semble que ces sortes de tableaux deviennent très-communs ; ils sont faciles à faire, & toujours assez bien faits au gré de ceux qui les aiment. Il faudrait laisser cette ressource aux écrivains qui manquent de talens, & ne savent que ce moyen pour se faire lire... encore par qui ?

Dirai-je encore une chose sur ce sujet? C'est qu'à mesure que les peintures de ce genre, nécessairement ressemblantes les unes aux autres, se font multipliées, elles ont beaucoup perdu de leur prix quelconque. Leur péché mortel en bonne morale, ce sera, si l'on veut, d'être trop libres; mais en bonne littérature, c'est d'être froides, insipides, sans effet, de ne rien offrir de neuf à l'imagination, ni d'intéressant à l'esprit: c'est un genre épuisé.

Cette considération vaut mieux peut-être que des réflexions morales; au moins n'est-elle pas tout-à-fait usée. C.





S E C O N D E P A R T I E.

P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *Remarques envoyées de Geneve sur une note, page 75 de l'Eloge de milord Maréchal, par M. D. A Berlin, c'est-à-dire, à Paris, 1779. (a)*

ON ne comprenait pas d'abord qu'est-ce qui pouvait porter le secrétaire de l'académie française à entreprendre l'éloge d'un seigneur étranger, qui non-seulement n'était point académicien, mais qui n'a rien écrit & n'a même rien fait de mémorable. Mais le motif s'est bientôt découvert, en voyant comment la piece est tournée. Milord Maréchal fut

(a) Quoique je ne veuille rendre ce Journal ni théologique, ni polémique, je ne puis me refuser au plaisir d'y insérer ce morceau. Les pasteurs de Geneve ont été attaqués par M. d'Alembert; ils font dans le cas d'une juste défense d'eux-mêmes: je ne fais même s'il n'était point de leur devoir de se justifier. Il est peut-être un peu surprenant que ceux de Neuchatel n'aient pas dit un mot... Au reste, je le fais:

Conscia mens recti famæ mendacia ridet.

ami du lord Bollimbrook, & quoiqu'avec moins d'étude & plus de bonhommie, il pensait comme lui : il avait même assez de bonnes qualités pour faire honneur à la secte : voilà donc un homme intéressant. De tels exemples doivent être prônés. D'ailleurs, messieurs les encyclopédistes, quoique naturellement frondeurs, ne laissent pas d'être courtisans quand cela leur convient ; & ici l'on en voit des traits qui ne sont pas maladroits. On fait aussi qu'ils aiment à s'ériger dans le monde en distributeurs de la gloire : c'est un appas pour bien des gens. Enfin, quelque stérile que soit un sujet, que de ressources n'a-t-on pas pour l'enrichir par cent jolies choses qu'on a dans l'esprit, & qu'on y amène pour ne pas les perdre ! & alors l'accessoire devient le principal.

Mais c'est justement par cet accessoire peu réfléchi, que l'ouvrage a été gâté. On a vu dans l'*Année littéraire* (a) une pièce très-forte, qui y découvre plusieurs bévues, de faux allégués, de basses plaisanteries. Je me disposais à avertir le public, que l'académicien a été mal informé dans ce qu'il a dit des mauvais procédés de M. J. J. Rousseau envers milord Maréchal, parce que je savais le contraire ; mais une plus forte plume que

(a) *Année littéraire*, 1779, tome IV, n. 17.
E iv

la mienne m'a dispensé de ce soin. M. Linguet, avec des preuves claires en main, vient de montrer (& de dire sans ménagement) que ce n'était qu'un raffinement de vengeance calomnieuse. (a)

Mais ne dira-t-on rien sur la façon indigne dont M. d'Alembert traite messieurs les pasteurs de Neuchâtel, par rapport à la conduite qu'ils tinrent avec MM. Petit-Pierre & Rousseau ? S'il eût voulu être bien informé, il aurait su que cette conduite fut aussi modérée que régulière. Mais il a préféré le plaisir piquant de lâcher, p. 84, les deux mots de *rage théologique*, & de *fougueux adversaires*, contre des ecclésiastiques qui assurément n'useront pas de représailles.

Encore, comme si l'insulte ne lui suffisait pas, il joint à ce récit un assaisonnement très-déplacé de burlesque & de bas comique. Ce genre de style était ci-devant dédaigné par les philosophes ; mais les *philosophistes* ne le dédaignent pas, depuis que leur coryphée leur en a donné l'exemple dans ses *Facéties* & ses *Honnêtetés littéraires*. Cela divertit leur coterie, & sert même à l'étendre ; car tel est le goût du siècle, qu'on aime à rire de tout. Voltaire a fait plus de prosélytes par des railleries que par des raisons.

(a) Linguet, *Annales politiques*, 1779, t. VI.

Après cette indécente sortie contre le clergé de Neuchatel, M. d'Alembert se replie sur le nôtre, comme incidemment, mais au fond comme ayant fort à cœur de réchauffer ses imputations faites il y a vingt-deux ans ; il croit en trouver l'occasion & il la saisit, comme un plaideur qui tâche de revenir par rappel d'un jugement du public qui ne lui fut pas favorable : mais c'est une nouvelle témérité qui lui prépare, comme on va le voir, une nouvelle confusion.

L'article *Geneve*, inséré en 1757 dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Paris, était le fruit d'une visite faite l'année précédente par M. d'Alembert à son illustre ami M. de Voltaire, retiré près de Geneve depuis l'an 1755. Les deux amis dressèrent cet article comme il leur convenait pour leurs vues particulières, sans s'embarasser de la vérité, & sans aucune information suffisante. Ils voulaient par l'appas des louanges endormir le clergé sur la présence d'un voisin dangereux, qui ayant promis de la circonspection, commençait à oublier sa promesse. Ils voulaient accréditer leur philosophisme, en faisant accroire au monde, que déjà un clergé estimable n'en était pas éloigné ; car leurs insinuations graduées & enveloppées menaient jusqu'au soupçon de quelque pente au déisme. Par-là encore ils préparaient la séduction

du peuple, qui en deviendrait plus facile à ébranler, s'il venait à soupçonner que ses pasteurs ne croyaient pas les dogmes qu'ils leur prêchaient, & qu'ils réduisaient tout à la morale. Enfin, l'on trouvait le moyen de placer divers conseils, entr'autres celui que M. de Voltaire avait si fort à cœur, qui était d'introduire un théâtre dans notre ville. Outre que ç'avait toujours été son goût favori, il se flattait par-là de figurer ici plus agréablement, en devenant le directeur de nos spectacles, & comme Pétrone, *arbiter elegantiarum*. Cela aurait grossi le nombre de ses partisans, prêts à l'excuser, & peut-être à le favoriser dans les licences qu'il voudrait prendre.

Les trois premières vues furent rompues par le désaveu formel qu'opposa la compagnie de nos pasteurs à la fausse peinture que l'on faisait de leurs sentimens, & cela par une *déclaration* donnée en février 1758; & par le soin qu'elle prit de tourner cette pièce en forme d'*instruction pastorale*, afin de préserver le troupeau des pièges que l'on tend aujourd'hui à la foi & à la piété, sous ombre de philosophie.

La dernière vue fut aussi rompue par la lettre que M. Rousseau, retiré alors à Montmorency, adressa à M. d'Alembert *sur les spectacles*, pour en montrer le danger, sur-

tout dans une ville comme la nôtre.

M. de Voltaire ainsi traversé dans toutes ses vues, & s'étant déjà trouvé plus d'une fois gêné par notre police trop républicaine, acquit une terre en France, (Ferney) où, gardant moins de ménagemens, il fit venir tant de comédiens qu'il voulut, & publia furtivement & peu à peu cette foule d'ouvrages, soit de lui, soit de ses cliens, qui ne sont que trop divulgués. Quand il en recevait des reproches sérieux, il en était quitte pour les défavouer : son zèle irréligieux ne dédaignait pas de s'étendre jusqu'à des gens du bas ordre, pour qui il faisait semer clandestinement des brochures pleines de profanes railleries contre l'Écriture-sainte. Ces petites pièces peu connues au-dehors, faisaient du mal au-dedans. J'en garde un paquet comme un triste monument des moyens employés pour corrompre notre peuple.

M. d'Alembert avait répondu à M. Rousseau sur la grande question *des spectacles* ; & comme celui-ci lui avait glissé un petit reproche sur les imputations qu'il avait faites si légèrement à notre clergé, l'encyclopédiste revint à la charge, non par des preuves, mais par des palliatifs & des phrases entortillées, afin de ne pas avouer son tort. Il se fit même escorter assez ridiculement d'un théologien catholique anonyme, qui,

n'entrant point dans le but de la déclaration de nos pasteurs, ni dans leur vraie position, les querellait de ce qu'ils n'avaient pas employé les formules consacrées par les conciles.

M. d'Alembert était si éloigné de toute rétractation, que non-seulement il a laissé subsister l'article *Geneve* sans le moindre correctif, dans toutes les éditions qui se sont faites de l'Encyclopédie, mais il l'a inféré avec sa réponse à M. Rousseau dans ses *Mélanges de littérature*.

Cette continuation d'offense de sa part, porta enfin un sage ecclésiastique Anglais, nommé M. *Brown* (qui avait passé quelques années à Geneve, & qui connaissait bien M. de Voltaire), à contredire publiquement en Hollande les imputations faites à nos pasteurs, & à rendre témoignage à leur saine doctrine. Comme il invita un de ses amis de Geneve à y joindre, s'il le voulait, quelques éclaircissimens, cela produisit un ouvrage intitulé *Lettres critiques d'un voyageur Anglais, sur l'article Geneve du Dictionnaire encyclopédique*, imprimé d'abord à Utrecht en 1764, puis à Geneve, avec des additions qui formerent deux petits volumes, en 1766. On en trouve un ample extrait dans la *Bibliothèque des arts & des sciences*. Ce livre non-seulement démêlait tout l'artifice de

l'article encyclopédique, & montrait la raison & l'*à-propos* de chaque partie de la déclaration de nos pasteurs; mais il réfutait tout ce qui s'était dit au contraire, & singulièrement les faux-fuyans de M. d'Alembert dans sa *Réponse à M. Rousseau*, de même que ce qu'un accès de mauvaise humeur dicta ensuite à celui-ci; d'où l'encyclopédiste tire aujourd'hui avantage, en disant que M. Rousseau confirma ses imputations avec *une grande force*, quoiqu'il n'ait réellement lâché que des invectives, à quoi dans la suite il a eu regret. L'auteur des *Lettres critiques* apprenait de plus au public une chose que M. d'Alembert avait cachée, c'est que pour l'*historique* & le *civil* (en quoi il paraissait mieux instruit), il n'avait fait que copier un mémoire manuscrit qui lui fut communiqué; adresse par laquelle il s'attirait à peu de frais la confiance du lecteur pour tout le reste. Enfin, outre le conseil d'introduire des *spectacles* à Geneve, le critique examinait tous les autres conseils, & disait bien des choses curieuses sur divers points mal représentés par l'encyclopédiste, peu versé dans les matières de théologie & d'histoire ecclésiastique.

On y voit entr'autres, à propos du mot *ante-christ*, un tableau historique de l'établissement de la *papauté*, qu'il faut bien dis-

tinguer de la *catholicité*. On montre en abrégé par quels moyens & quelles conjonctures le patriarchat du siege de Rome s'est érigé peu à peu en une sorte d'empire mixte, ou de califat, dans lequel les papes parvenant à se faire reconnaître pour chefs de la chrétienté pour le spirituel, & en subjuguant tout le clergé, voulaient encore s'arroger une espèce de suzeraineté temporelle sur tous les princes, comme étant leurs peres & leurs inspecteurs, & ils faisaient servir tour-à-tour ces différens pouvoirs à l'agrandissement de leurs droits.

Si ce morceau ne dut pas déplaire à M. de Voltaire, il en est un autre dont il fut vivement blessé. Il s'agissait de sa tragédie de *Mahomet*. On faisait sur cette piece deux remarques qu'il est étonnant qu'on n'ait pas faites en France. La premiere, c'est qu'un pareil sujet ne devait jamais se porter au théâtre, parce qu'il est indécent & contre les égards que les nations se doivent les unes aux autres, de jouer & de bafouer publiquement en Europe le chef d'une religion actuellement régnante dans la plus grande partie de l'Asie, & dans les pays alliés de la France. Que dirait un ambassadeur Turc venant à Paris, s'il voyait que ce peuple si poli connaît si peu les vraies bienséances, qu'il compte parmi ses divertissemens un genre

d'insulte qu'on excuserait à peine, s'il eût été dicté par la superstition du tems des croisades ?

La seconde remarque, c'est que la manière dont M. de Voltaire traite son sujet, blesse jusqu'aux bienfécances du théâtre, puisqu'il attribue à Mahomet des forfaits imaginaires & des horreurs qu'il ne commit jamais. Cependant, dès qu'on prend un sujet dans l'histoire, & un sujet illustre, il n'est pas permis de le défigurer à ce point-là. Qu'un poète plie un peu les circonstances, pour les ajuster à son but, cela est d'usage; mais pour le fond des choses & sur-tout pour les caracteres, il doit respecter la vérité; au lieu qu'ici l'on trouve une satyre de Mahomet plus violente & plus injuste qu'aucune de celles que l'on reproche à quelques moines du dixieme siecle. Encore ceux-ci étaient-ils plus excusables, parce qu'ils agissaient par ignorance, & dans un siecle barbare; au lieu qu'ici l'on trouve une odieuse peinture faite de mauvaise foi, pour des vues particulieres. Cependant tout cela passé, au point de trouver des gens d'esprit qui applaudissent, les uns parce qu'ils entrent volontiers dans les mauvaises vues de l'auteur, les autres parce qu'il leur suffit d'entendre de beaux vers, pour ne point réfléchir sur le fond des choses. Si notre siecle s'éclaire à divers

égards, on pourrait se plaindre que cela ne s'étend pas jusqu'à ce qui est appelé par M. Hutcheson, *le sens moral*. Au contraire, il semble que le tact & le goût des grandes bienfaisances s'émouffe, comme cela doit naturellement arriver, par l'oubli des grands principes, oubli qui amène à la suite les goûts les plus licencieux, avec la frivolité & l'étourderie; alors l'esprit agréable prend la place du bon esprit. Mesurons par-là les services que M. de Voltaire a rendus à son siècle.

Les *Lettres critiques* dont je parle, étant demeurées sans réponse, soit de la part de M. d'Alembert, soit de la part de M. de Voltaire qui pourtant les connaissait bien, il semblait que ce procès était tombé; on n'en parlait plus, quand M. d'Alembert s'est avisé de le réchauffer dans son *Eloge de milord Maréchal*, à propos d'un petit fait dont il n'a été informé qu'à demi. Pour cela, il commence par rappeler son ancienne accusation: *J'annonçai*, dit-il, *il y a plus de vingt ans, que le symbole des ministres Genevois était devenu court sur la divinité du Verbe, sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur le S. Esprit.*

Tout cela est dit d'une façon peu exacte, tronquée, équivoque & impropre. Car il ne s'arrêtait pas aux articles qu'il touche ici, qui sont du Socinianisme: il ajoutait qu'on lâchait

lâchait déjà le pied sur l'importance de la révélation, & que l'on ne prêchait presque plus que la morale, ce qui eût été le chemin du déisme. Tout cela rassemblé frayait le chemin (pour le dire en passant) à ce que M. Rousseau vint nous proposer cinq ans après, je veux dire d'écarter la religion révélée comme incertaine & inutile, & même comme discordante avec l'intérêt de la société civile, & de ne plus insister, ni sur les dogmes propres à l'évangile, ni sur ses preuves historiques, mais de s'en tenir à la religion naturelle (a). On disait que ces deux messieurs ayant été amis, l'un savait d'avance le dessein de l'autre, & voulait, pour ainsi dire, lui préparer les voies : ce qui fut la cause que M. Rousseau comptant trop sur ce faux rapport, fut étonné de trouver nos ministres peu disposés à penser comme lui. Tous deux se tromperent, l'un dans ses imputations, l'autre dans son projet, & cela par la même cause, c'est qu'ils étaient mal-informés.

J'ai dit qu'il y a de l'équivoque & peu d'exactitude dans la manière dont M. d'A-

(a) C'est à quoi tend la seconde partie de la *Confession du vicaire Savoyard*, dans le tome III d'*Emile*, combinée avec le chapitre VIII du livre IV du *Contrat social*.

lembert énonce son accusation sur les dogmes dont il parle. Entend-il par-là qu'on n'admet pas ces dogmes pour le fond des choses, ou seulement qu'on n'emploie pas fréquemment les termes théologiques dont il vient de faire un étalage? D'abord son accusation est fautive dans l'un & l'autre sens, par rapport au *S. Esprit*, puisque tous nos catéchismes contiennent cet article comme positivement énoncé & dans l'Écriture & dans le symbole. Quant aux autres, il n'y a aucun de nos théologiens qui n'admette ces mêmes dogmes dans le sens & dans les termes qu'ils sont enseignés dans l'Écriture, quoique souvent on s'abstienne de les énoncer dans des termes inusités dans l'Écriture, & inventés par les scholastiques. M. d'Allembert n'exige pas sans doute qu'on les emploie dans des catéchismes qui doivent être à la portée des enfans, ni dans les prédications faites pour le commun peuple. Que s'il veut les chercher dans nos livres de théologie, il les trouvera souvent, mais pas toujours, parce que nos théologiens n'y sont pas obligés, & que plusieurs, comme *Mélancton* & beaucoup d'autres, auraient voulu qu'on ne les eût jamais introduits dans l'église.

Outre cette équivoque, par où notre accusateur confond les choses avec des mots

techniques, & croit mal-à-propos qu'on rejette les choses dès qu'on n'emploie pas de tels mots, il s'exprime fort mal, en disant que le symbole des ministres Genevois est devenu court. Il devrait savoir que nous n'avons d'autre regle de foi que l'Écriture-sainte, & d'autre symbole que celui qu'on nomme *des apôtres*, qui est universellement reçu. Or, ce symbole, le seul qui se récite & qui s'explique dans nos églises, & que M. d'Alembert a vu expliqué dans ce catéchisme même qu'il dénonce (ce qui seul écarte tout soupçon de déisme), ce symbole, dis-je, n'a été ni alongé ni raccourci; il est resté le même chez nous comme ailleurs. Si d'autres jugent à propos de l'étendre, qu'ils le fassent; & si M. d'Alembert veut y faire les additions que lui dictera son théologien, cela lui est permis; mais nous n'en demandons pas tant de nos ministres: nous croyons au contraire, qu'ils font très-bien de s'en tenir à ce symbole, le plus simple comme le plus ancien de tous, & de n'en point chercher l'explication ailleurs que dans l'évangile, d'où il fut puisé. Eh, plutôt à Dieu que toute la chrétienté s'en fût tenue là!

Après que notre académicien a si mal exprimé sa vieille accusation, il tâche de vanter sa modération, & de nous faire valoir sa patience. Malheureusement elle ne se sou-

tient pas. Il fallait, pour qu'on la crût sincère, ne pas la démentir. "L'encyclopédiste, dit-il, *effuya pour lors à cette occasion* beaucoup d'injures, auxquelles, suivant son usage, il ne répondit pas un seul mot. »

Je ne fâché pas que personne lui ait dit *pour lors à cette occasion* des injures, quoiqu'il en eût fait lui-même une très-grave. La *déclaration* qu'on lui opposa était un modèle de douceur. M. Rousseau le réfuta fort civilement. J'ai bien oui dire qu'on lui reprochait à Paris d'être un tracassier : s'y prend-il bien pour effacer cette mauvaise réputation ? Il ne fallait pas nous faire nouvelle tracasserie.

Il ne dira pas non plus qu'on l'ait injurié dans les *Lettres critiques d'un voyageur Anglais*. Car, outre que l'on se contentait de l'attaquer par des raisons, sans manquer aux égards personnels, dès qu'il n'a point vu ce livre (car il ne fait pas semblant de le connaître), il n'oserait s'en plaindre. Mais est-il bien vrai qu'il ait lui-même gardé la modération dont il se vante ? Je vois que sa réponse à M. Rousseau tendait à soutenir ses imputations, loin de les rétracter : je vois qu'il les a laissé subsister dans toutes les éditions de l'Encyclopédie, & qu'il les a même inférées plus d'une fois dans ses *Mélanges de littérature*. Est-ce là une grande patience ?

Et que pourrait-il faire de pis que de persister si opiniâtrément dans son rôle d'accusateur ? Il est vrai qu'il n'a pas répondu un seul mot, non plus que son ami M. de Voltaire, aux *Lettres critiques d'un voyageur Anglais*. Mais prétendra-t-il qu'on lui tienne compte d'un tel silence ? Il est plaisant qu'un homme à qui l'on a fermé la bouche, veuille se faire honneur de son impuissance à répondre. S'il n'a pas lu ce livre, qu'il le lise à présent ; je le lui indique pour qu'il essaie d'y répondre, s'il le peut, car cela lui devient absolument nécessaire. Il ne saurait autrement recommencer l'attaque ; car on le renverra toujours à ce livre comme à une réfutation complète. Qu'il se tire donc de là, s'il le peut : sans quoi il n'avance rien, il reste dans tout son tort.

Mais comment est-ce qu'après avoir si long-tems dormi, le voilà qui se réveille ? Comment arrive-t-il qu'après avoir ignoré tant d'ouvrages fortis dès lors de nos presses, qui démentaient ses imputations, après avoir ignoré ces *lettres critiques* qui les contredisaient si formellement, il a été si vite informé qu'il paraissait un petit livre dont il pourrait un peu se prévaloir ? Et aussi-tôt il s'accroche à cela pour rentrer en lice ; & sans autre information, il saisit ce bout de branche, il va se percher pour chanter vic-

toire, pour dire dans tout Paris, & pour écrire dans une piece qui courra toute l'Europe : *Voyez si j'eus tort, il y a plus de vingt ans, d'annoncer, &c.*

Que si l'on veut savoir quel est ce nouveau grief qui l'anime & qui lui inspire tant de confiance, le voici. Je rapporterai d'abord le fait dont il n'a su que la moitié. On verra ensuite si les conséquences qu'il en tire sont justes.

Un de nos prédicateurs, auquel il donne l'épithete de *savant*, mais que l'on qualifierait mieux d'éloquent, & qui de plus a un mérite dont M. d'Alembert ne lui tiendra pas compte, c'est d'avoir fait plus d'un bon ouvrage contre l'incrédulité (a) : ce pasteur, dis-je, fut prié par un imprimeur, en 1776, de retoucher, comme d'autres l'avaient déjà fait, un petit catéchisme qui avait cours pour l'usage des particuliers, & non pour la catéchese publique. Il le retoucha en effet, pour le rendre plus complet & plus clair à certains égards ; mais il y mit en deux ou trois endroits des expressions peu exactes,

(a) Entr'autres la *Confidence philosophique*, Geneve 1774, où il dévoile si bien comment dans les divers âges & les diverses conditions, une philosophie irréligieuse, mise en pratique, devient le poison de la vie humaine.

& à dire vrai, fociniennes. Il fit cela à la hâte & de son chef, non-seulement sans l'avis du corps, mais sans la participation d'aucun de ses collègues. C'est ce petit livre qui étant parvenu, je ne fais comment, entre les mains de M. d'Alembert à Paris, est devenu pour lui un sujet de triomphe.

Mais d'abord son procédé n'est pas honnête; car, puisqu'il avait connu l'auteur personnellement, n'eût-il pas été convenable de lui en écrire & de lui en témoigner sa surprise, avant que d'être son délateur devant le public? Peut-être que la réponse qu'il en aurait reçue l'aurait édifié.

Ensuite il aurait dû voir si ce livre était muni de quelqu'approbation, auquel cas il eût été mieux fondé à en faire une accusation générale; mais n'en trouvant point, il devait juger que c'était un tort personnel, ou du moins devait-il suspendre son jugement, pour s'informer si la chose n'avait point eu de suite. Cette précaution est-elle indigne d'un philosophe? Elle eût été dans cette occasion aussi prudente qu'équitable; car elle lui aurait épargné le regret qu'il aura d'avoir renouvelé bien légèrement une mauvaise querelle.

En effet, avec un peu de patience il aurait su que l'erreur du petit livre dont il parle, avait été généralement désapprouvée; c'est

en partie pour cela que M. le professeur Ver-
net donna en 1777 sa dissertation *de Christi
deitate*, où il montre par une exacte analyse
des passages du nouveau Testament sur la
personne & la dignité du Fils de Dieu, que
l'idée qu'en ont les sociniens n'est pas juste,
& reste fort au-dessous de celle qu'en donne
l'Écriture-sainte. M. d'Alembert, avec un peu
de patience, aurait su encore que l'auteur
du catéchisme, satisfait de cette dissertation,
& arrangeant mieux ses propres idées, avait
entendu sans peine l'avis du corps qui l'in-
vitait à corriger lui-même cette édition de
son catéchisme, par une autre qu'il donna
en effet dès le mois de juin 1778. C'est ainsi
que nos ecclésiastiques, au lieu d'exciter des
disputes, & d'employer d'abord les voies
contentieuses, cherchent plutôt à s'éclairer
fraternellement, & à étouffer sans bruit toute
dissension. Cette méthode qui leur a réussi
déplairait-elle à M. d'Alembert? Il doit voir
à présent, que s'il y a ici quelque scandale,
c'est lui qui l'éleve: sans lui, la chose serait
demeurée sagement ensevelie. A quoi bon
cette délation publique? Aurait-il voulu par-
là mortifier & punir l'auteur de *la Confiance
philosophique*? Je ne le soupçonne pas d'une
si basse vengeance; je pense plutôt qu'il
aura cru voir ici un moyen spécieux de cou-
vrir son ancien tort; & ce n'est pas là peu

de chose pour des gens qui font leur idole de la vaine gloire. Les mots *peccavi*, *erravi*, sortent difficilement de leur bouche. Si pourtant notre académicien y eût bien pensé à loisir, & sans vouloir précipiter son jugement, il eût vu que l'intérêt même de sa gloire ne lui conseillait pas de rompre le silence pour si peu de chose. Reproche-t-on à quelqu'un une faute qu'il a d'abord réparée? Sied-il bien d'alléguer un grief redressé un an avant qu'on s'en plaigne? Et sur-tout peut-on avec la moindre équité faire rejaillir une faute qui est personnelle, sur un corps entier, qui non-seulement n'y a point eu de part, mais l'a désapprouvée, & en a procuré le redressement?

Voilà pourtant ce qu'il se permet, & comment, pour avoir ignoré la moitié des faits, il en tire des conséquences injustes. « *Bientôt*, dit-il, *les ministres Genevois ont pris soin de justifier l'encyclopediste par leurs propres écrits.* » Mais quelle est la grammaire qui autorise à substituer le pluriel au singulier? Et par quelle regle est-il permis de prendre *un* pour *tous*, ou pour le plus grand nombre? Est-il quelque tribunal où cette jurisprudence fût admise? Est-il quelque logicien qui permette d'étendre la conclusion plus loin que les prémisses? Virgile introduit bien *Sinon* disant *ab uno disce omnes*:

mais *Sinon* n'est pas un exemple à fuivre.

Si les philosophes emploient quelquefois la méthode d'analogie, c'est pour des sujets inconnus, mais ce n'est point ici le cas. L'on a ici cent exemples connus, par où l'on peut juger de la doctrine commune de notre église. Le goût de M. d'Alembert pour étendre ses conséquences au-delà de sa preuve, va si loin, qu'il prétend que par ce seul échantillon l'on peut juger en général de *la manière de penser des protestans de nos jours*, sur quatre points capitaux. Cela devient en vérité risible. Quoi, un petit livre qu'il a découvert par hasard, lui donne tout d'un coup, & sans lui coûter plus d'un quart d'heure de lecture, une idée suffisante de la doctrine de *tous les protestans sur ces quatre points* ! Avec cela, il peut se passer de lire leurs livres, & même de les écouter, quand ils viendraient faire des déclarations contraires à ce qu'il dit : c'est toujours le petit livre qu'il écouterait, seul contre tous. Oh ! le précieux petit livre, & qu'il a fait là une belle découverte, puisqu'elle lui donne la commodité de juger de tant de choses sommairement, sans autre examen ! Et c'est ainsi que juge un philosophe ! Pour moi, je suis si éloigné d'adopter une telle logique, qu'encore que notre académicien tienne assurément un rang très-distingué entre les gens

de lettres de France, je n'ai garde de juger d'eux par lui ; je ne crois point que son opinion sur la théologie relâchée des protestans soit l'opinion commune des gens de lettres de France ; & jamais je ne fus moins tenté de dire, *ab uno disce omnes*.

Ce qu'il y a ici de plaisant, & qu'il est bon que l'on remarque pour servir de leçon de prudence & de retenue, c'est que l'accusateur, loin d'atteindre son but, le manque ; & les coups qu'il porte retombent sur lui. En effet, que gagne-t-il en relevant si mal-à-propos un fait qui ne méritait pas son attention, puisque l'on voit à présent que ce même fait étant éclairci & pris dans son entier, loin de prouver ce qu'il voulait, prouve justement le contraire ? Il s'est félicité de ce que *les ministres Genevois prenaient soin par leurs propres écrits de le justifier*. Mais la félicitation va passer de l'autre côté. C'est lui-même qui, par son écrit inconsideré, va mettre au jour une anecdote dont l'issue achevera de justifier ces messieurs contre lui. Peu s'en faut qu'ils ne doivent l'en remercier, puisque cette nouvelle chicane lui faisant plus de tort qu'à eux, leur fournit une nouvelle occasion qu'ils ne cherchaient pas, & dont ils n'avaient pas besoin pour montrer au public combien il les a mal connus. Voyez cependant comment l'encyclopédiste, fort content de son exploit, sans en

prévoir le dénouement, termine sa note, en s'applaudissant, en se cajolant lui-même, en s'exaltant par une douce apostrophe & par une belle sentence, à la manière de M. Diderot: «Ecrivains honnêtes, dit-il, qui ne laissez pas courir votre plume au gré de vos intérêts ou de vos passions, n'oubliez jamais ce mot d'un ancien sage: *dis la vérité, souffre les injures, & prends patience; tôt ou tard la vérité te fera justice.*»

On a peine à s'empêcher de rire, en voyant ce fafte de langage si mal placé, & ces belles sentences démenties presque dans tout le cours de la pièce. Mais je laisse à M. l'abbé Royon le soin d'en faire justice, il a la main bonne. (a)

Plus on considère le rôle que fait M. d'Alembert, plus on s'étonne qu'étant, d'un commun aveu, un habile géometre, il aime mieux suivre le volatil & satyrique Voltaire, que d'imiter M. le comte de Buffon qui jouit paisiblement & sans intrigue de la double gloire d'être le plus savant naturaliste & le premier écrivain de sa nation.

Nous possédons aussi de grands philosophes; mais nous avons la satisfaction de trouver en eux de vrais sages, des savans paisibles, modestes & religieux.

Fait à Geneve, le 2 mars 1780.

(a) Voy. *Année littéraire*, 1779. T. IV, n. 17.

II. *La Haye. Avis du prince de Gallitzin au public.*

LE prince de Gallitzin doit à la vérité & à l'honnêteté le soin de justifier M. Falconet des imputations calomnieuses & ridicules de ses ennemis, qui se servent d'un Pomel pour former une prétention de 5200 livres contre lui, & emploient tout ce que la haine a de plus envenimé, pour noircir cet homme respectable.

Parfaitement instruit de toute cette affaire, & ayant entre ses mains des preuves accablantes contre Pomel, le prince de Gallitzin prie le public de considérer :

1°. Que M. Falconet ne serait pas son ami depuis plus de quatorze ans, s'il n'avait reconnu dans tous ses procédés la régularité la plus exacte, & la probité la plus stricte.

2°. Le prince a été témoin du plus parfait désintéressement de cet artiste, dans une occasion où il s'agissait d'acquérir d'un seul mot & de la manière la plus honnête & la plus sûre, non pas une chétive somme de 5200 livres, comme celle dont il s'agit ici, mais 200,000 livres, objet toujours très-important pour qui l'argent fait tout & en qui la cupidité est innée. (Ceux qui ignorent

ce trait de désintéressement de M. Falconet, font priés de consulter la Gazette-littéraire des Deux-Ponts, année 1772, pages 654 & 655. La fin de l'article de cette gazette a été tirée de la lettre du prince de Gallitzin à M. de Fontanelle, & insérée de son aveu.) Seroit-il donc probable qu'il voulût priver un ouvrier de son salaire? Pour en juger, on n'a qu'à confronter le fait avec ce que les ennemis de M. Falconet font dire à Pomel.

M. Falconet ne s'est chargé de la fonte, que parce que le sieur Erfman n'a pas pu ou voulu donner la légèreté nécessaire au devant du bronze de la statue, & parce que l'impératrice de Russie l'y avait déterminé. (M. Falconet en a les lettres originales, & même celles de M. de Betzkoi.) D'ailleurs, Erfman y ayant dû renoncer, il fallut se résoudre, ou à faire fondre la statue par le sculpteur même, ou à ne la voir jamais fondue. M. Falconet s'en chargea donc. Pomel, simple ouvrier, n'avait eu jusqu'à ce moment-là aucune espece d'engagement avec lui. Par pure générosité, par aucune sorte d'obligation, & simplement pour l'encourager, M. Falconet lui promet, de même qu'à un autre nommé Simon, 15000 livres à recevoir lorsque la cour de Pétersbourg lui aura payé les 8000 livres restant de la somme convenue avec Erfman.

Pomel se contente de cette simple promesse faite de bouche, travaille, fait manquer la fonte, & est renvoyé. Alors M. Falconet convertit la promesse de bouche, en une par écrit, où il spécifie nommément ce qui suit :
“ Et quoique j'aie lieu d'être fort mécontent & que je le sois de la conduite de M. Pomel relativement audit ouvrage, je lui donnerai pareille somme de 15000 livres, que je lui ai aussi promise aux conditions ci-dessus. A S. Pétersbourg, le 12 septembre 1775. (a) Signé FALCONET. ”

Pomel reste à la vérité encore à Pétersbourg. Mais qui l'y retenait ? Serait-ce l'attente du paiement ? A la bonne heure. Mais M. Falconet était-il obligé de l'en dédommager ? Quant aux 1200 livres pour son retour, Pomel ne peut & ne doit les réclamer

(a) Cette promesse par écrit a été faite en commun à MM. Simon & Pomel ; & les conditions dont il s'agit, sont, de ne payer les 15000 livres, que lorsque M. Falconet aura achevé la fonte, & que la cour lui aura payé pour cette fonte les 80000 livres restant. Mais comme il a toujours été content de M. Simon, il le distingue de Pomel, en disant seulement dans cette même promesse, “ qu'il lui donnera les 15000 livres comme récompense, ainsi qu'il la lui avait promise avant de commencer les travaux de la fonte. ”

qu'auprès de la cour de Pétersbourg ; & il y a toute apparence que celle-ci y a satisfait.

Dès l'instant que M. Falconet eut reçu ses 80000 livres, il en fit passer 15000 à son fils à Paris, qui les remit à Pomel, & en reçut une quittance en due & bonne forme, datée du 23 novembre 1778. (Pomel y dit positivement : je tiens M. Falconet quitte de 15000 livres, & de toutes choses quelconques.) Mais les ennemis de M. Falconet firent imprimer depuis ce paiement, sous le nom de l'ouvrier, un mémoire ou plutôt un libelle ; car il est sans nom d'avocat, d'imprimeur & de lieu, & le distribuerent par toute l'Europe. Le prince de Gallitzin en reçut un exemplaire, avec une lettre de Pomel, en date du 21 septembre 1779, dans laquelle il a l'impudence de lui dire : *« Le sieur Falconet me doit 5200 livres, dont 1200 livres pour mon retour en France, & 4000 livres pour une année qu'il m'a fait perdre à S. Pétersbourg, & pour lesquelles il m'avait fait un billet conditionnel, mais qui cependant est un titre contre lui. »* Comme ce billet n'a jamais existé, ni dans l'intention de M. Falconet, ni dans le fait, le prince de Gallitzin laisse juger le public de la véracité & de la délicatesse des ennemis de M. Falconet. Il n'ajoutera qu'un mot à tout ce qu'il vient d'exposer, c'est que le certificat de Chpacowskoy,

Chpacowskoy , produit par Pomel dans son libelle , lui est fort suspect ; car 1°. cette famille de *Chpacowskoy* lui est absolument inconnue ; il n'en a jamais entendu parler : très-décidément il n'est pas gentilhomme , & par conséquent la formule qui termine son certificat , ne lui convenait pas. En général même , ce certificat lui paraît avoir été dicté par un mouvement assez commun aux subalternes ; celui-ci fut donné à M. Falconet , pour faire avoir à ses ordres les choses nécessaires aux travaux de la statue.

2°. Quand il eut envoyé M. Navicoff , secrétaire d'ambassade de Russie à Paris , chez le commissaire désigné dans le même libelle de Pomel , pour vérifier ledit certificat , le commissaire lui a déclaré ne l'avoir jamais eu ; mais il lui montra une protestation de Pomel , comme quoi M. Falconet lui avait retenu 5200 livres. Cependant le prince de Gallitzin a lu des preuves signées *Pomel* , que M. Falconet n'a jamais rien dû à cet ouvrier , après lui avoir payé 15000 livres.

Le même libelle dit que M. Falconet s'était donné des peines inutiles auprès des gens de son atelier , pour avoir un certificat de la négligence de Pomel , lorsqu'il le surprit dormant loin de son poste , aux approches de la fonte de la statue. Mais les ennemis de M. Falconet ignorent que ces certificats ont

été réellement donnés par-devant & dans la maison de M. le marquis de Juigné, ministre plénipotentiaire de la cour de Versailles à Pétersbourg.

Que le public juge maintenant entre M. Falconet & ses ennemis ; car Pomel, dans tout ceci, n'est qu'une machine que ces derniers font mouvoir. Qu'il réfléchisse sur-tout, que très-souvent un honnête homme se trouve dans une situation d'autant plus désagréable, qu'il n'aura eu à se reprocher que d'avoir fait du bien à un ingrat. Or tel est le cas de M. Falconet. Il n'avait eu aucune sorte d'obligation de promettre les 15000 livres à Pomel ; il les lui offre, par pure générosité, à terme spécifié ; & celui-ci s'en forme un titre, 1^o. pour les demander à l'instant même, & ensuite pour en prétendre davantage. Rien ne forçait non plus M. Falconet à donner cette promesse par écrit ; il le fait uniquement pour prouver sa bonne foi, & au moment même où il est le plus mécontent de Pomel. Et celui-ci en abuse au point de le représenter à l'Europe comme un homme qui le prive de sa légitime, tandis qu'il ne s'agissait que du sens littéral de l'engagement.

Fait à la Haye, le 21 février 1780.

Signé DIMITRI, prince de Gallitzin.

III. *Ode sur le retour du printems.*

Du grand flambeau qui nous éclaire,
Les feux devenus plus ardens,
Raniment la nature entière,
Et ramènent le doux printems.
Je vois dans toute l'étendue
Des objets offerts à ma vue,
Régner la joie & le plaisir;
Et tout sur les hautes montagnes,
Comme dans les vertes campagnes,
Semble renaître & rajeunir.

Le froid, les neiges & les glaces,
Enfans des hivers mal-faisans,
Avaient dépouillé de leurs graces
Les bois, les côteaux & les champs.
Dans l'air flottaient d'épais nuages
Qui, n'enfantant que des orages,
Voilaient la clarté du soleil,
Et par la froidure engourdie,
La terre était ensevelie
Dans les bras d'un triste sommeil.

Le printems a changé sa face :

Par-tout de naissantes beautés
 Ornent sa riante surface ,
 Et brillent aux yeux enchantés.
 Les champs qu'embellit la verdure ,
 Etalent au loin leur parure ;
 Et l'astre du jour vient dorer
 De ses flammes étincelantes
 Toutes ces beautés ravissantes ,
 Où l'œil se plait à s'égarer.

Les campagnes sont embellies
 De rameaux verts, d'arbres touffus ,
 Et les forêts sont réjouies
 Du chant des oiseaux ingénus. (a)
 Les fruits précieux, qu'en automne
 La main du laboureur moissonne ,
 Déjà croissent de toutes parts ;
 Et l'image de l'abondance ,
 Qu'annonce leur riche apparence ,
 Par-tout se peint à mes regards.

Dans les jardins , quel assemblage
 De mille sortes de couleurs !

(a) L'épithète est mal choisie. *Des oiseaux ingénus !*

Le papillon léger, volage,
 Y voltige parmi les fleurs.
 Son inconstance feule guide
 Son vol finueux (*b*) & timide ;
 Et dans les bocages charmans,
 Les échos, d'une voix fidele,
 De la plaintive philamèle
 Répètent les tendres accens.

Les hirondelles fugitives,
 A l'approche des durs (*c*) frimats,
 Avaient abandonné nos rives,
 Pour chercher de plus chauds climats.
 Mais le doux printems les ramene,
 Tantôt rampantes (*d*) de la plaine,
 Elles rafent les tapis verds,
 Et tantôt elles se relevent (*e*),
 Et d'un vol orgueilleux s'élevent
 Dans la vaste plaine des airs.

(*b*) Le mot *incertain* ferait-il meilleur ? *Doute de l'auteur, que le journaliste ne résoudra point.*

(*c*) *Noirs* me semblerait préférable.

(*d*) Peut-on dire que l'oiseau *rampe*, quand il rafe la plaine ?

(*e*) *Se relevent* ne peut se dire que de ceux qui sont tombés.

La bergere gaie , innocente ,
 Le long des bords d'un clair ruisseau ,
 Dont l'eau se promene & serpente ,
 Conduit son docile troupeau.
 Dans une douce rêverie ,
 Son berger, sur l'herbe fleurie ,
 Goûte les charmes du loisir (f) ;
 L'onde qui, parmi la verdure ,
 Fait un agréable murmure ,
 Ajoute encore à son plaisir.

Sortant de leurs humbles aziles ,
 Les laboureurs contens, joyeux, (g)
 Reprennent leurs travaux utiles ,
 Qu'un hiver long & rigoureux
 Les avait contraints de suspendre ;
 Leurs chants par-tout se font entendre
 Dans les campagnes dispersées ,

(f) J'avoue que ce *berger* fainéant, qui *goûte les charmes du loisir*, pendant que sa bergere conduit le troupeau, me paraît ne pas faire un trop bon effet.

(g) Il y avait déjà dans la strophe qui précède, la *bergere gaie, innocente*. Il aurait fallu éviter cette petite monotonie.

On les voit agir (*h*) sur les plaines ;
 Bientôt par leurs foins & leurs peines (*i*)
 Leurs champs feront fertilifés.

La blonde Cérés couronnée
 D'épis sur sa tête flottans ,
 Donne à leur troupe destinée
 A des travaux durs & constans , (*l*)
 Ce zele ardent, infatigable,
 Qui rend le travail agréable ;
 Et tous Ils en sont animés.
 Déjà de la terre docile
 Ils déchirent le sein fertile ,
 Du fer dont leurs bras sont armés.

Petit pays de l'Helvétie, (*)

(*h*) *Agir* ne peut, je crois, jamais s'employer en poésie. La raison en est peut-être, que ce mot est trop métaphysique, & ne présente aucune image.

(*i*) *Leurs foins & leurs peines* est un peu trop prosaïque dans une ode.

(*l*) *Cérés donne à leur troupe destinée à, &c.* Toute cette construction de phrase est désagréable. La période est trop longue; le style s'embarrasse, & ne marche pas avec assez de rapidité; les vers s'enjambent, & ne sont plus lyriques.

(*) Le comté de Neuchatel.

Que ton séjour offre d'attraits !
 Les arts, les talens, l'industrie
 Chez toi sont cultivés en paix ;
 Et quand le démon de la guerre
 Ravage & dépeuple la terre,
 D'une douce tranquillité
 Tes habitans goûtent les charmes ;
 Et (*m*) jamais le fracas des armes
 Ne trouble leur félicité.

Tranquille sous son toit rustique, (*n*)
 On n'y voit point le laboureur,
 Courbé sous un joug tyrannique,
 Ramper aux pieds d'un oppresseur ;
 Il cueille d'une main contente
 Les fruits dont Cérès bienfaisante
 Le récompense tous les ans.
 Aucune loi dure & sévère
 Ne le condamne à la misère,
 Pour plaire à d'avidés tyrans.

Sujets d'un prince magnanime,

(*m*) *Et se trouvait déjà quatre vers plus haut :*
 je l'aurais évité.

(*n*) Ceci n'est pas bien construit.

Nous vivons heureux sous les loix ;
 La sage Thémis qui l'anime ,
 En a fait le plus grand des rois.
 Quand il fait gronder son tonnerre ,
 Quand son bras guerrier sur la terre
 Répand la terreur & la mort ,
 Et semble enchaîner la victoire ,
 De ses faits couronnés de gloire
 L'équité seule est le ressort. (o)

Héros fameux par vos conquêtes ,
 Vous qu'au rang des dieux l'on plaçait ,
 Quand les lauriers ceignaient vos têtes ,
 Votre peuple entier gémissait.
 Le héros de la Germanie ,
 L'ame d'humanité remplie ,
 Se montre bien (p) plus généreux ;
 Car (p) en signalant sa vaillance ,
 Il borne (q) toute sa puissance
 A rendre ses sujets heureux.

(o) Ce dernier mot gâte un peu cette belle strophe.

(pp) *Bien plus & car* ne sont point poétiques , & ne peuvent sur-tout trouver place dans une ode. Ils sont trop froids.

(q) J'aimerais mieux , *il fait consister sa puissance.*

IV. *A l'auteur du Catéchumene instruit & admis à la sainte communion.*

O notre aimable & cher pasteur,
D'une brebis reconnaissante
Recevez l'hommage flatteur,
Car c'est le cœur qui le présente.
Votre ouvrage consolateur,
Au chemin qui mène au Seigneur,
Rappelle plus d'une ame errante
Loin de la route du bonheur.
De l'attirail théologique
Dégageant vos instructions,
Sans la forme scientifique
De nos catéchismes profonds,
Vous épargnez à votre élève
Les épines de leurs leçons;
Son esprit en jouant s'élève
Aux plus sublimes notions.
C'est par l'étude de soi-même
Que le lecteur charmé parvient
A connaître le Dieu suprême,
Dont la puissance le soutient :
Il révere ce Dieu qu'il aime,

Et plus encor que son baptême,
 Votre ouvrage le rend chrétien.
 La religion plus touchante
 Dans votre intéressant écrit,
 Emeut le cœur, parle à l'esprit :
 Tous deux à la fois les enchantent,
 Et pour jamais à Jésus - Christ
 Attachent la foi chancelante.

TARTERON.

Je ferais fâché que l'auteur à qui s'adressent ces jolis vers, crût avoir le moins du monde à se plaindre de ce que j'ai dit de son ouvrage. Il me semble que j'en ai parlé avec éloge & avec respect. J'espère qu'il ne regardera pas comme une critique de son catéchisme, ce que j'ai cru utile de dire à cette occasion d'après mes propres idées. Sûrement nous sommes faits pour être contents l'un de l'autre, lors même que nous ne penserions pas de même : car nous ne cherchons l'un & l'autre que le vrai.

V. *La Sainte Bible, nouvelle édition.*

ON vient de finir entièrement la nouvelle édition de la Bible en français, à laquelle on a apporté tous les soins possibles, afin de la

rendre supérieure à tous égards à celles qui l'ont précédée. On a employé du grand papier d'Auvergne, & un caractère neuf *saint-augustin*. Outre le portrait du traducteur, on l'a enrichie d'un frontispice neuf, d'une vignette, & d'une bonne carte de la Terre-Sainte, en taille-douce. On en trouvera des exemplaires, ainsi que de l'édition *in-8°*, chez Valade, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, à Paris.





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

R U S S I E.

Petersbourg. On apprend de Cronstadt, que l'on y équipe avec beaucoup de diligence quinze vaisseaux de ligne & quelques frégates. Comme les ordres pour cet armement ont été donnés au moment où l'on s'y attendait le moins, ils ont donné lieu à beaucoup de conjectures ; mais leur véritable motif est & ne peut être que la nécessité de protéger le commerce & la navigation des sujets de cet empire, pendant la guerre actuelle entre la France & l'Angleterre. L'article suivant confirme cette conjecture.

A L L E M A G N E.

Hambourg. La conduite des Anglais, relativement aux vaisseaux des puissances neutres, excite depuis long-tems le mécontentement général ; celle qu'ils ont tenue dernièrement à l'égard du convoi hollandais, a révolté tout le monde ; elle paraît en partie

avoir décidé l'impératrice de Russie à proposer le plan de neutralité armée qu'elle a conçu, & qui pourra servir de règle dans toutes les guerres à venir. On dit que notre ville, celles de Dantzic, de Lubeck, de Brème, &c. se joignent aux puissances du Nord. On ajoute encore que si l'Angleterre persiste à vouloir visiter les bâtimens neutres, à les saisir & à les retenir, le Danemarck est résolu de fermer le Sund aux navires de cette puissance. On ne peut cependant garantir ces nouvelles qui ne sont peut-être que des bruits, mais qui prouvent du moins quelles sont les dispositions générales du Nord à l'égard de la Grande-Bretagne.

Francfort. La charge de commissaire-impérial des livres de l'Empire, dont la résidence est à Francfort, vacante par la mort de M. d'Escheben, vient d'être conférée par S. M. I. à M. Teinet, conseiller-aulique, rédacteur des gazettes littéraires de cette ville. Comme il est protestant, le chancelier de l'Empire a fait des représentations sur cette nomination à S. M. I. qui, pour toute réponse, a écrit sur la note de la chancellerie, que la parité de religion étant ordonnée dans la paix de Westphalie, elle confirmait sa résolution, & ordonnait d'en faire la publication.

Brunswick. S. A. S. Mgr. le duc régnant

de Brunſwick eſt mort le 27 mars. Il étoit né le premier août 1713.

Ratisbonne. L'acceſſion de l'Empire au traité de Teſchen, eut lieu dans la ſéance de la diete du 28 du mois de février, on n'en a excepté que le treizieme article, ſur lequel on ſe propoſe de délibérer ultérieurement en particulier. La clause de la réſerve des droits de chacun a été admife.

P O L O G N E.

Varſovie. Le comte Mlodziejowski, évêque de Poſen, & grand-chancelier du royaume, vient de mourir.

E S P A G N E.

Cadix. D. Louis de Cordova a été nommé commandant de la marine de ce port, & l'armée eſt actuellement ſous les ordres de D. Gaſton; elle eſt réparée & en état de retourner à la mer. On vient de détacher de cette flotte quatre vaiſſeaux de ligne, deux fré-gates & trois chébecs qui vont croiſer à l'entrée du détroit. Cette petite eſcadre ſera bientôt renforcée par d'autres vaiſſeaux, ce qui fait préſumer que le ſiege de Gibraltar ne tardera pas à commencer. L'armée du camp de S. Roch a été augmentée de ſix nouveaux bataillons, dont trois des gardes Vallo-nnes, & trois des gardes Eſpagnoles.

On fait ici & au Ferrol des armemens pour l'Amérique. A en juger par le départ de

M. de Guichen, & par l'ordre qu'ont reçu dix bataillons de nos troupes de se rendre ici, & de s'y embarquer, il semble que l'on veut transporter le principal théâtre de la guerre dans cette partie du monde.

Des nouvelles venues du même endroit nous apprennent que le comte de Florida Bianca a écrit le 17 mars à l'ambassadeur de la république des Provinces-Unies, une lettre dans laquelle il assure ce dernier, que le vicomte de Herreria avait recommandé au roi la prompte liberté du navire hollandais nommé la *Dame Elisabeth*, capitaine Henri Bak, détenu à Cadix; & que S. M. avait incessamment donné ses ordres afin que l'on pressât la liberté de ce bâtiment, pour qu'il pût continuer sa route; que le roi avait de plus ordonné que l'on traitât avec toute l'indulgence possible les bâtimens hollandais; que les juntes & les ministres de la marine devaient tous être avertis que son intention était qu'ils eussent à presser l'expédition des procès des détenus; qu'ils examinassent avec promptitude & sans retard leurs papiers de mer, & enfin qu'ils tâchent d'éviter toute détention, à moins que pour de très-justes raisons.

F R A N C E.

Paris. Le malheur arrivé à la flottille de l'Inde, avait été beaucoup exagéré, puisque
le

le contre-amiral Digby, dans ses lettres à l'amirauté de Londres, n'annonce que la prise de trois petits bâtimens de transport.

Il n'est pas possible, écrit-on de Brest, de voir plus de zèle, plus d'ardeur, plus d'enthousiasme. En voici une preuve très-éclatante. Huit grenadiers du régiment de Soissonnais, qui étaient en semestre, apprennent que leur régiment s'embarque; ils se rassemblent, se consultent sur le peu de tems qui leur reste, & calculent les frais de leur voyage. Ils se décident à prendre la poste, & joignent leurs drapeaux. A leur arrivée, il ne leur restait que 12 sols; & malgré le sacrifice de leurs épargnes, ils étaient dans le ravissement de n'être pas arrivés trop tard.

A N G L E T E R R E.

Londres. Les nouvelles particulieres de Gibraltar ajoutent à l'importance du service que l'amiral Rodney a rendu à sa patrie en avitaillant cette place. Malgré tout ce que l'on publiait de l'abondance qui y régnait, la disette commençait à s'y faire sentir, les vivres y étaient hors de prix; une vieille truie s'y était vendue 25 guinées la veille de l'arrivée des secours. Mais, si l'on est tranquille sur la subsistance de la garnison, on ne l'est pas également sur les suites du siège que les Espagnols n'ont point levé.

On ignore ce qu'est devenu le général Clin-

ton. On craint également pour les isles , parce que l'arrivée de M. de Guichen donne dans ces parages une très-grande supériorité aux ennemis , & les met en état d'entreprendre quelques expéditions avant l'arrivée de M. Rodney.

Le parlement continue à être le théâtre des débats les plus vifs , & le parti de l'opposition y augmente tous les jours. Jusqu'ici les ministres , après avoir été exposés aux sarcasmes les plus forts contre leurs procédés , avaient cependant toujours la satisfaction de triompher du parti contraire , & de faire agréer toutes leurs propositions ; mais tout est bien changé , & aujourd'hui l'opposition a le dessus : on peut en juger par ce qui se passa dans la séance du 6 avril , à la chambre des communes , & que je vais transcrire fidèlement. L'ordre du jour était , que la chambre se formerait en comité , pour prendre les pétitions du peuple en considération. M. Dunning fit la motion suivante : *Que l'opinion du comité est , que l'influence de la couronne s'est accrue , & qu'elle doit être diminuée.* L'orateur des communes le seconda. " Nous touchons , dit-il , au moment décisif : il faut dire ici oui ou non , il s'agit d'une question de fait ; les raisonnemens sont superflus , les sophismes inutiles. L'influence de la couronne s'est accrue ou

ne s'est pas accrue; dans le premier cas, il faut la diminuer. S'il est quelques membres qui, luttant contre l'évidence, osent le nier, ils seront connus; le peuple saura qui aura voté pour lui ou contre lui. „ Le lord avocat ne manqua pas de rejeter la motion, proposa même de dissoudre le comité. M. T. Pitt parla avec beaucoup de chaleur contre cette proposition, & entraîna dans l'opposition les membres qui n'avaient encore pris aucun parti; il s'éleva encore contre lord North, qu'il accusa de tous les maux de la nation. Ce ministre, malgré son sang-froid & l'apathie dont il a donné tant de preuves en pareilles circonstances, ne put les conserver dans ce moment; il s'écria qu'il était de son devoir de s'opposer avec courage aux efforts d'une tourbe qui ne se recroissait que pour la subversion de la constitution. Toute la chambre partit d'un cri d'indignation; on voulut que ces mots fussent consignés dans le journal de la chambre. On rappella le ministre à l'ordre; il semblait avoir perdu la tête, & arrivé à la chambre avec la pluralité des voix, il la perdit par sa conduite. La motion de M. Dunning fut remise avec ce correctif: que *l'opinion de ce comité est, qu'il est nécessaire de déclarer que l'influence de la couronne s'est accrue, s'accroît, & doit être diminuée.* Elle passa à la pluralité de

deux cents trente-trois voix, contre deux cents quinze. La majorité contre le ministre, fut de dix-huit.

Immédiatement après, M. Dunning fit cette seconde motion : *Que l'opinion de ce comité est, qu'il est de la compétence de la chambre de prendre connaissance, & de réformer les abus qui peuvent exister dans l'emploi des revenus de la liste civile, ainsi que de tout autre revenu public.* Cette motion passa sans aller aux voix, quoique le ministre suppliât le comité de ne pas s'y prêter.

M. Pitt fit ensuite cette troisième motion : *Que l'opinion du comité est, qu'il est du devoir de la chambre d'accorder un redressement efficace aux griefs divers exposés dans les pétitions présentées à cette chambre par différens comités & villes du royaume.* Lord North s'y opposa encore, & n'empêcha pas qu'elle passât unanimement. M. Fox obtint encore, malgré le ministre, que le rapport en fût reçu; il fut lu deux fois, & confirmé.

Les nouvelles que l'on reçoit d'Irlande ne sont pas non plus aussi satisfaisantes qu'on les représentait d'abord. On dit que l'administration tient avec ce royaume la même conduite qu'elle a tenue dans le commencement avec les colonies. On prétend que les ministres foudoient une troupe de malheureux, pour dissiper les inquiétudes du roi,

en présentant les choses, non comme elles sont réellement, mais comme la cour desire qu'elles soient; que c'est ainsi que l'on entretient les peuples de la Grande-Bretagne dans la plus profonde ignorance, & que l'on cherche à inspirer au parlement Britannique l'insouciance & l'inattention les plus sinistres, relativement à une affaire qui, de quelque manière qu'elle se termine, menace l'Angleterre des plus grands malheurs.

On dit que la principale cause de l'âgresse des Irlandais vient de ce qu'ils ont regardé la liberté de leur commerce comme un acheminement à l'indépendance de l'Irlande; que les associations ont envoyé à leurs représentans des instructions pour leur recommander de ne point souffrir que la joie générale, quoique juste & bien fondée, à laquelle les dernières concessions ont donné lieu, leur fit perdre de vue les privilèges qu'ils ont encore à réclamer, & de ne point être contens qu'ils n'aient obtenu une déclaration des droits de l'Irlande.

P R O V I N C E S - U N I E S.

La Haie. Le chevalier York a remis à LL. HH. PP. un mémoire qui porte en substance: "qu'une longue amitié, un intérêt commun unissent les deux nations, lorsque la France a rompu la paix par une ligue faite avec des sujets rebelles; que d'abord le

roi fon maître informa LL. HH. PP. de toutes les circonftances de cette guerre injufte ; que S. M. a cependant attendu la réunion de l'Espagne à la France , pour réclamer les fecours ftipulés par les traités , demande qu'il renouvelle de la maniere la plus formelle ; que jufqu'ici LL. HH. PP. ont gardé le filence à ce fujet , en infiftant fur une interprétation forcée du traité de commerce de 1674 , contre l'abus duquel la Grande - Bretagne a toujours protefté ; qu'il déclara dès le commencement , qu'il était prêt à entrer en conférence avec elles , pour concerter à l'amiable des mefures équitables ; que non - feulement cette ouverture a été rejetée par LL. HH. PP. mais qu'elles ont accordé des convois , &c. que cette réfolution extraordinaire , & les ordres donnés au comte de Byland , ont donné lieu à un incident que l'amitié du roi aurait bien voulu prévenir ; mais qu'il eft notoire que ce contre-amiral a tiré le premier ; que c'eft là une violation directe de ce traité que LL. HH. PP. femblent envifager comme le plus facré de tous , &c. que tandis que LL. HH. PP. favorifaient ainfi & aidaient les ennemis du roi , elles ont impofé une forte amende aux fujets de la république qui porteraient des vivres à Gibraltar , quoique cette place fût comprise fous la garantie des poffeffions bri-

tanniques ; que la conduite de LL. HH. PP. dans l'affaire trop connue de Paul Jones , a été directement contraire au traité de Breda en 1667 ; que tandis qu'elles gardent un silence absolu sur les justes réclamations de S. M. à la simple demande de ses ennemis , elles les ont promptement assurés d'une neutralité absolue ; que cependant le roi attribue encore tous ces faits , moins aux dispositions de LL. HH. PP. qu'aux artifices de ses ennemis qui ont divisé les membres de l'Etat ; que S. M. ne peut croire qu'elles abandonnent un système suivi depuis plus d'un siècle avec tant de gloire ; mais que si telle est leur résolution , les deux nations n'auront plus d'autres liens que ceux qui subsistent entre des puissances amies & neutres ; & qu'enfin , dans l'espace de trois semaines , le roi attend une réponse définitive. Cette déclaration engagea les Etats-Généraux à faire à M. York des représentations , pour l'engager à accorder auxdits Etats un terme plus long , puisque par la constitution de la république , il était impossible de lui faire de réponse dans le tems qu'il desirait. Mais M. l'ambassadeur s'en est excusé , en disant qu'à cet égard il ne faisait qu'obéir aux ordres exprès du roi son maître ; que d'ailleurs , puisque LL. HH. PP. voulaient faire des requisitions à cet égard , par la bou-

che du comte de Welderen, leur envoyé extraordinaire auprès de la cour de Londres, il ne doutait pas que leurs intentions ne fussent remplies. Cependant on assure que la prolongation du terme fixé pour la réponse que la cour de Londres attend de LL. HH. PP. a été refusée au comte de Welderen. En attendant, L. N. & G. P. de la province de Hollande, après avoir délibéré sur les mémoires de M. le chevalier York, ont arrêté que l'on tâchera d'effectuer près des Etats - Généraux, que LL. HH. PP. s'excusent d'accorder les secours demandés par la Grande - Bretagne, parce que les traités se bornent de la manière la plus claire aux limites de l'Europe, & que la source des troubles actuels n'ayant existé qu'en Amérique, le cas de l'alliance n'est point applicable à la présente guerre. Les Etats de Frise ont aussi accédé à cette résolution, de même que ceux d'Overyffel. On a lieu de croire que les autres provinces prendront le même parti, sur-tout depuis le mémoire suivant, que le prince Gallitzin, envoyé extraordinaire de Russie, a présenté aux Etats - Généraux. Il est conçu en ces termes : " Hauts & puissans seigneurs ! Le souffigné, envoyé extraordinaire de S. M. l'impératrice de toutes les Russies, a l'honneur de vous communiquer ici une copie de la déclaration que l'impé-

ratrice fa souveraine a faite aux puiffances actuellement en guerre. VV. HH. PP. peuvent regarder cette communication comme une marque particuliere de l'attention de l'impératrice pour la république, également intéreffée aux raisons qui ont donné lieu à cette déclaration. Il a de plus ordre de leur déclarer au nom de S. M. I. qu'autant que d'une part elle defire de maintenir pendant la présente guerre la neutralité la plus ftricté, autant elle foutiendra par les moyens les plus efficaces l'honneur du pavillon ruffe, & la fûreté du commerce & de la navigation de fes fujets, ne fouffrira point qu'il leur foit porté atteinte de la part d'aucune puiffance belligérante. Que, pour éviter en cette occafion tout méfentendu ou interprétation fauffe, elle a cru devoir fpecifier dans fa déclaration les bornes d'un commerce libre, & de ce qu'on appelle *contrebande*. Que fi la définition de la premiere eft fondée fur les notions les plus fimples, les plus claires & les plus déterminées par le droit naturel, celle de la derniere eft prife par elle littéralement du traité de commerce de la Ruffie avec la Grande - Bretagne. Que par-là elle prouve incontestablement fa bonne foi & fon impartialité envers l'une & l'autre partie. Qu'elle croit par conféquent devoir s'attendre que les autres puiffances commer-

çantes seront empreffées d'accéder à fa façon de penfer relativement à la neutralité.

D'après ces vues, S. M. I. a chargé le fous-figné d'inviter VV. HH. PP. à faire caufe commune avec elle, en tant que cette union pourra fervir à protéger le commerce & la navigation, en obfervant en même tems la plus exacte neutralité, & de leur communiquer les mefures qu'elle a prises en conféquence.

Pareille invitation a déjà été faite aux cours de Copenhague, de Stockholm & de Lisbonne, afin que, par les foins communs de toutes les puiffances maritimes neutres, on pût établir & légalifer, en faveur de la navigation commerçante des nations neutres, un fyftème naturel & fondé fur la juftice, & qui, par fon avantage réel, fervit de regle aux fiecles à venir.

Le fous-figné ne doute point que VV. HH. PP. ne prennent en confidération l'invitation de S. M. I. & n'y concourent, en faifant fans délai une déclaration aux puiffances belligérantes, fondée fur les mêmes principes que celle de l'impératrice fa fouveraine, en s'expliquant en même tems au fujet de la protection de leur commerce, de la navigation & de la nature de la contre-bande, conformément aux termes de leurs traités particuliers avec les autres nations.

Au surplus, le souffigné a l'honneur d'affurer VV. HH. PP. que si, pour établir solidement un systême aussi glorieux qu'avantageux au bien de la navigation générale, elles voulaient entamer une nouvelle négociation avec les puissances neutres susmentionnées, afin d'établir une convention particulière à ce sujet, l'impératrice sa souveraine sera prête à y intervenir.

VV. HH. PP. sentiront aisément la nécessité d'accélérer leurs résolutions sur des objets aussi importans qu'avantageux à l'humanité en général. Le souffigné les prie en grace de vouloir bien le pourvoir d'une prompte réponse.

Déclaration de l'impératrice de toutes les Russies, aux cours de Versailles, de Madrid & de Londres.

L'impératrice de toutes les Russies a si bien manifesté les sentimens de justice, d'équité & de modération qui l'animent, & a donné des preuves si évidentes, pendant le cours de la guerre qu'elle avait à soutenir contre la Porte Ottomane, des égards qu'elle a pour les droits de la neutralité & de la liberté du commerce général, qu'elle peut s'en rapporter aux témoignages de toute l'Europe. Cette conduite, ainsi que les principes d'impartialité qu'elle a déployés pendant la guerre ac-

tuelle, ont dû lui inspirer la juste confiance que ses sujets jouiraient paisiblement des fruits de leur industrie, & des avantages appartenans à toute nation neutre. L'expérience a cependant prouvé le contraire : ni ces considérations, ni les égards dus à ce que prescrit le droit des gens universel, n'ont pu empêcher que les sujets de S. M. I. n'aient été souvent molestés dans leur navigation, & arrêtés dans leurs opérations par celles des puissances belligérantes.

Ces entraves mises à la liberté du commerce général . & de celui de la Russie en particulier, sont de nature à exciter l'attention des souverains & de toutes les nations neutres. L'impératrice voit résulter pour elle l'obligation de l'en affranchir par tous les moyens compatibles avec sa dignité & le bien-être de ses sujets; mais avant que d'en venir à l'effet, & dans l'intention sincère de prévenir de nouvelles atteintes, elle a cru qu'il était de sa justice d'exposer aux yeux de l'Europe les principes qu'elle va suivre, & qui sont propres à lever tout mal-entendu, & ce qui pourrait y donner lieu. Elle le fait avec d'autant plus de confiance, qu'elle trouve consignés ces principes dans le droit primitif des peuples, que toute nation est fondée à réclamer, & que les puissances belligérantes ne sauraient les invalider, sans

violier les loix de la neutralité, & fans désavouer les maximes qu'elles ont adoptées, nommément dans différens traités & engagemens publics. Ils se réduisent aux points suivans :

1°. Que les vaisseaux neutres puissent négocier librement de port en port, & sur les côtes des nations en guerre.

2°. Que les effets appartenans aux sujets desdites puissances en guerre, soient libres sur les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises de contrebande.

3°. Que l'impératrice se tient, quant à l'assignation de celles-ci, à ce qui est énoncé dans les articles X & XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, en étendant ses obligations à toutes les puissances en guerre.

4°. Que pour déterminer ce qui caractérise un port bloqué, on n'accorde cette dénomination qu'à celui où il y a, par la disposition de la puissance qui l'attaque avec des vaisseaux arrêtés & suffisamment proches, un danger évident d'entrer.

5°. Que ces principes servent de règle dans les procédures & les jugemens sur la légalité des prises.

S. M. I. en les manifestant, ne balance point de déclarer que, pour les maintenir, & afin de protéger l'honneur de son pavil-

lon, la sûreté du commerce & de la navigation de ses sujets, contre qui que ce soit, elle fait appareiller une partie considérable de ses forces maritimes. Cette mesure n'influera cependant d'aucune manière sur la stricte & rigoureuse neutralité qu'elle a faiblement observée, & qu'elle observera tant qu'elle ne sera pas provoquée & forcée de sortir des bornes de modération & d'impartialité parfaite. Ce n'est que dans cette extrémité, que sa flotte aura ordre de se porter par-tout où l'honneur & le besoin l'appelleront.

En donnant cette assurance formelle avec la franchise propre à son caractère, l'impératrice ne peut que se promettre que les puissances belligérantes, pénétrées des sentimens de justice & d'équité dont elle est animée, contribueront à l'accomplissement de ses vues salutaires, qui tendent si manifestement à l'utilité de toutes les nations, à l'avantage même de celles en guerre; qu'en conséquence elles muniront leurs amirautés & officiers commandans, d'instructions analogues & conformes aux principes ci-dessus énoncés, puisés dans le code primitif des peuples, & adoptés si souvent dans leurs conventions.

Les marchandises que l'on peut réputer de contrebande, se réduisent à la poudre, boulets, canons, armes, &c. & ne doivent l'être qu'autant qu'elles sont portées dans une place

actuellement assiégée ou bloquée. Il paraît que l'impératrice de Russie est bien éloignée de regarder le chanvre, le goudron, le bois de construction, le fer, &c. comme marchandises prohibées.

S U I S S E.

Berne. LL. EE. dans leur assemblée du 5 avril, élurent pour intendant - général des sels, M. Jean Jenner, contrôleur des sels, qu'on remplaça le 14, par M. Amédée Sinner, caissier des sels. MM. Albert Mai de Berthoud, & Steiguer de Munfigen, ont été nommés caissiers des sels.

Liste des bailliages tirés, & autres offices repourvus à Berne, le jeudi 30 mars 1780.

Romainmotier. M. le colonel de Louterneau. *Vaugue.* M. le major Zehender. *Aarvaugue.* M. Manuel, intendant des sels. *Saint-Jean.* M. l'ancien baillif Frisching de Meythal. *Morges.* M. le colonel Sturler de Gumligue. *Gottstatt.* M. le major de Muralt d'Yverdon. *Buchsec.* M. le capitaine Tschärner de Wangue. *Laupen.* M. Thorman d'Oron. *Echallens.* M. l'ancien baillif Zehender de Laupen. *Morat.* M. l'ancien baillif Forer de Brandis. *Frauenfeld.* M. le capitaine Fischer, caissier des sels. *Greffier.* M. l'ancien grand-fautier Haller. *Amman de l'hôtel-de-ville.* M. le capitaine Abram Moutach.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| I. <i>Histoire des découvertes, &c. Quatrième extrait.</i> | p. 3. |
| II. <i>Shakespeare, traduit de l'anglais, par M. le Tourneur.</i> | 25 |
| III. <i>Coup-d'œil sur la littérature, ou Collection de différens ouvrages, tant en prose qu'en vers, par M. Dorat.</i> | 54 |

II. PARTIE. Pièces fugitives.

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. <i>Remarques envoyées de Geneve sur une note, page 75 de l'Eloge de milord Maréchal, par M. D.</i> | 70 |
| II. <i>La Haye. Avis du prince de Gallitzin au public.</i> | 93 |
| III. <i>Ode sur le retour du printems.</i> | 99 |
| IV. <i>A l'auteur du Catéchumene instruit & admis à la sainte communion.</i> | 106 |
| V. <i>La Sainte Bible, nouvelle édition.</i> | 107 |

- | | |
|----------------------------------------------|-----|
| III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe. | III |
|----------------------------------------------|-----|